

Peter J. Edwards

Théodore de Banville, critique d'Eugène Labiche

Avant-propos

Selon Mallarmé, Théodore de Banville fut un des meilleurs critiques du XIXe siècle¹. Cependant, ce n'est qu'entre juin 1849 et janvier 1851, de janvier à décembre 1862, et de nouveau entre janvier 1869 et février 1881 que Banville rédigea un feuilleton hebdomadaire consacré à la critique dramatique². En tout, un peu moins de quinze ans comparé à l'oeuvre considérable d'Eugène Labiche: plus de cent soixante-dix comédies écrites sur une période d'une quarantaine d'années. Autrement dit, Banville n'eut pas l'occasion de parler de la plupart des pièces de Labiche, quoiqu'il pût se rattraper sur certaines lors des reprises. En tout, le critique traita de l'oeuvre de notre auteur dramatique dans trente-trois feuilletons, dont sept en 1849-1850 et vingt-six de 1869 à 1879, y compris des appréciations des trois premiers volumes de son *Théâtre complet*. Ces comptes rendus n'ont évidemment pas tous la même importance. De longueur très variable, certains consacrent cinq ou six colonnes à une pièce, alors que d'autres se limitent à quelques paragraphes; parfois Banville ne fait allusion à une pièce qu'en passant, en raison des autres premières représentations de la semaine considérées comme plus importantes³. Bien sûr, ainsi que cela se faisait chez la grande majorité de feuilletonistes, au moins la moitié d'un compte rendu approfondi est consacrée au résumé de l'intrigue et au jeu des acteurs, ce qui laisse peu de place pour une appréciation littéraire ou technique de la pièce.

Cela dit, que pense Banville de Labiche? En général, il le trouve supérieur, sinon brillant, dans un genre où la médiocrité et la platitude abondent. Selon le critique, la comédie-vaudeville est aussi prévisible que la tragédie, sans avoir pour autant la force et l'impact de l'implacable fatalité qui dans une tragédie mène les personnages inéluctablement à leur destin. Dans la comédie moderne, dit-il, le sujet ne varie pas: « l'adultère s'est emparé en maître du théâtre moderne »⁴. Il revient alors à l'auteur d'imaginer et d'inventer les variations indispensables à tenir le spectateur en suspens et à le surprendre par la nouveauté de la situation dans laquelle se jouera la pantomime de l'infidélité. « Que de thèses pour et contre, dans lesquelles est ingénieusement débattue la question de savoir s'il est permis ou défendu de prendre la femme de son voisin, et qui proposent à Sganarelle divers moyens et procédés variés pour porter dignement son bois de cerf! »⁵. Seule l'ingéniosité de l'auteur peut nous sauver « de la niaiserie et de la platitude dont le flot monte sans cesse » et donner au critique le sentiment qu'il n'ennuie pas son lecteur: « Quel bonheur c'est pour nous d'avoir à louer une bonne comédie, et avec quel chagrin profond nous prenons notre plume pour parler de *La Foire aux idées* »⁶.

Pour Banville, Eugène Labiche a une place de choix et se classe dans la demi-douzaine d'écrivains dramatiques qui vaillent, car le critique n'hésite point à

l'appeler « le plus spirituel de nos auteurs comiques ». Pour soutenir ce jugement, ses comptes rendus sont parsemés de superlatifs et lorsque le superlatif ne suffit pas, l'hyperbole est de mise. S'il parle avec mesure parfois d'une « excellente comédie », d'une « comédie bouffonne » ou d'une « amusante folie », il insiste plus souvent sur « la verve furieuse de Labiche » qui produit une « inexprimable bouffonnerie », une « orgie d'esprit », une « désopilante pochade », une « folie... ruisselant d'inouïsme » ou de « victorieuses et exhilarantes sornettes imaginées avec une invention et avec un esprit d'enfer ». Labiche demeure toujours « le maître de la bouffonnerie et de la farce désopilante » devant le génie de qui « les spectateurs ont ri à se tordre et avec des soubresauts de gaieté »; il est « celui de nos écrivains à qui le nom d'auteur comique, pris dans son sens réel, peut le mieux être attribué »; il « a été un si grand et si heureux inventeur de scènes et de caractères, que ses successeurs se bornent à l'imiter et à le recommencer ».

De fait, à cet égard, Banville n'hésite pas à rapprocher Labiche des plus grands auteurs comiques de tous les temps, Plaute et Molière. Comme le premier, il « a... l'observation, le trait, la science des caractères, l'art de montrer dans sa crudité la vérité nue, et d'étaler devant nous les âmes humaines frissonnantes et dépouillées de leurs voiles d'emprunt »⁷. Comme le second, il ressuscite la comédie « audacieusement, dans la veine gauloise, vigoureusement rabelaisienne »⁸; en somme, il reprend « dans notre époque littéraire, — si détestablement affadie par toutes sortes de bégueuleries sentimentales et couleur de rose, — la vivace, la saine tradition d'idées de Molière »⁹. Mais c'est en le qualifiant de moraliste que Banville fait son plus grand éloge, voyant en Labiche un sage qui étudie et expose les vices et les vertus des êtres humains, sans pour autant vouloir soutenir un enseignement moral particulier: « Avoir été un moraliste décisif, sans prêcher aucune thèse, mais en montrant brutalement la vie comme elle est, dans une sublime farce qui fait rire aux larmes, n'est-ce pas avoir justifié la première fois depuis longtemps la célèbre devise: *Castigat ridendo mores!* »¹⁰. Voilà le génie de Labiche, qui, comme ses prédécesseurs si célèbres, « a fait mieux que de châtier les moeurs, il a fait réfléchir les immoraux »¹¹. Il le fait, suggère Banville, en insistant sur la vérité pure et simple, comme le critique l'avait déjà dit en comparant l'auteur comique à Plaute. La nécessité de la vérité crue, même cruelle, dans la vraie comédie est une idée à laquelle il revient plusieurs fois dans ses feuilletons et dont le passage suivant contient sans doute la meilleure exposition: « seul peut-être parmi ses confrères, [Labiche] est implacable, montre crûment la vérité comme elle est, et ne se laisse nullement attendrir. Voilà le miroir, il le tient devant nous en pleine lumière; bon gré, mal gré, il faut que nous nous y voyions tels que nous sommes, avec nos appétits hideux, avec nos difformités, et lui, le comique, il ne consentira pas, comme tel photographe complaisant, à masquer nos rugosités sous la poudre de riz et à nous maquiller à souhait pour le plaisir des yeux! »¹².

Cependant, l'analyse de Banville n'est pas sans réserve quant à certaines pièces. Il part du principe qu'il ne faut pas confondre la vérité profonde et immuable avec la superficialité du quotidien. *Les Samedis de Madame*, par exemple, sont « une oeuvre extrêmement calme et semblable à ce qui se passe tous les jours, et c'est pourquoi elle donne très peu l'idée d'une comédie »¹³. Non pas que l'écrivain ne doive pas s'inspirer de son époque, au contraire. Mais il faut tout de même faire abstraction du détail inutile: « Certes la vie moderne se prête admirablement à la

satire... mais à la condition expresse que le satirique écartera les circonstances incolores et vulgaires, et, par l'intensité de la peinture, élèvera les individus à l'état de types. faute de quoi il n'aura représenté que des passants, et non des hommes, et encore moins l'homme! »¹⁴. Et pour souligner le bien fondé de cette déclaration, Banville, à l'instar de Baudelaire, cite le poète américain Edgar Poe: « Rien ne peut nous plaire, dit Edgard [sic] Poe, sans un certain caractère d'étrangeté; l'étrangeté manque absolument aux *Samedis de Madame* »¹⁵. Le critique garde toutefois ses mots les plus durs pour *Le Prix Martin*, pièce écrite en collaboration avec Emile Augier et dans laquelle on étudie l'amitié toute masculine qui s'établit entre le mari et l'amant de sa femme. Sans nier qu'une telle attraction entre hommes dont les intérêts personnels s'opposent puisse se développer dans certains cas, « grâce à la lâcheté des habitudes et au hasard des sympathies », le critique proteste contre l'indélicate volonté d'en faire le sujet d'une comédie en trois actes, se justifiant par un rappel de la bienséance morale: « si réelle que soit et que puisse être cette affection saugrenue de l'amant pour le mari, elle procède d'une telle perversion de sentiments et d'idées, qu'il n'est pas légitime d'arrêter complaisamment notre esprit sur une pareille difformité morale »¹⁶. Autrement dit, la vérité toute nue aurait plutôt exigé que les deux amis fussent épinglés pour leur aveuglement obstiné devant l'inconvenance de leur situation. Il insiste même, en citant de nouveau la différence entre la réalité et la vérité au fond des choses: « il ne suffit pas d'être vrai, même le veau à deux têtes et le mouton à cinq pattes; mais il faut encore que le vrai ne contrarie pas trop l'idée que nous nous faisons du beau et du juste »¹⁷. Le spectateur idéal doit être celui qui aspire à une vie humainement morale et la tâche de l'écrivain est de rappeler les risques de la corruption encourus lorsqu'on s'écarte du chemin de la vertu, non pas celle des orthodoxies mais celle qui est universellement reconnue comme la fondation des relations humaines. C'est une idée pleinement romantique, bien sûr, mais qui avait encore droit de cité parmi les écrivains de l'art pour l'art qui observent la vérialité grossière de la bourgeoisie du Second empire et qui ironisent sur son cynisme et ses attaques indécentes contre des oeuvres hautement morales comme *Les Fleurs du mal*, *Madame Bovary* et *Germinie Lacerteux*.

Pourtant, ce genre de reproche est rare sous la plume de Banville et il met la valeur invariablement sur le talent prodigieux de Labiche de faire rire le spectateur en faisant une caricature impitoyable de la bourgeoisie. Tant il admire le talent et la fécondité de l'auteur que dès 1876 il le signale en toute sincérité comme académicien futur. Il monte d'ailleurs une sorte de campagne discrète dans ses articles pour soutenir sa candidature. Notant en mai 1878, à l'occasion de la publication du premier volume du *Théâtre complet* de Labiche, que si l'Académie ne veut pas des poètes, « du moins elle admet les auteurs dramatiques », et d'ajouter: « Un académicien tout indiqué pour un très prochain avenir, par la force des choses ou plutôt par la force du talent, c'est M. Eugène Labiche ». Banville reprend les mêmes sentiment le mois suivant, lorsque le deuxième volume du Théâtre est publié, ainsi que deux fois en 1879 lorsque Labiche présente formellement sa candidature. Curieusement, le critique n'en dit mot lorsque Labiche est élu en février 1880. Serait-ce parce que son « maître », Victor Hugo, refusa de voter pour lui?

Le texte des feuilletons de Banville sur Labiche

Etablissement du texte

Pour faciliter la lecture des comptes rendus qui suivent, nous avons modernisé l'orthographe en remplaçant les accents et les doubles consonnes qui paraissaient fréquemment dans la presse (et les livres) du dix-neuvième siècle, par exemple: poète par poëte, assiègent par assiègent, giffle par gifle; en supprimant les traits d'union dans les noms propres composés, tels Jardin-des-Plantes, Gil-Pérès, tout en faisant exception pour les noms des théâtres; nous laissons, selon l'usage presque unanime de l'époque: Palais-Royal, Comédie-Française, etc. D'un autre côté, nous avons rétabli les accents qui manquent ici et là dans le texte et corrigé les fautes de composition typographique que l'auteur n'avait pas repérées sur les épreuves, telle cette bévue: « s'écrierait-t-il ».

Comptes rendus parus dans *Le Dix Décembre*, *Le Pouvoir* et *Le National*

Cette section comporte les extraits des feuilletons de Banville où il est question d'Eugène Labiche et de son oeuvre que nous présentons selon l'ordre chronologique. Rien n'a été omis, à notre connaissance. Pour faciliter les renvois éventuels, nous les avons numérotés consécutivement de 1 à 37. Les détails de la première représentation et de la publication ne sont notés que la première fois que Banville parle d'une pièce.

Table.

- 1. *Rue de l'Homme armé, no 8 bis.*
- 2. *Embrassons-nous, Folleville!* (voir aussi le n° 35).
- 3. *Traversin et couverture.*
- 4. *Le Sopha.*
- 5. *Un bal en robe de chambre.*
- 6. *Les Petits Moyens.*
- 7. *Une clarinette qui passe.*
- 8. *La Station Champbaudet.*
- 9. *Le Dossier de Rosafol.*
- 10. *Le Choix d'un gendre.*
- 11. *Le plus heureux des trois.*
- 12. *Le Cachemire X. B. T.*
- 13. *Le Livre bleu.*
- 14. *L'Ennemie.*
- 15. *Il est de la police.*
- 16. *La Mémoire d'Hortense.*
- 17. *Doit-on le dire?*
- 18. *Vingt-neuf degrés à l'ombre.*
- 19. *Célimare le bien-aimé* (voir aussi les n°s 29 et 33)
- 20. *Brûlons Voltaire!*
- 21. *Les Samedis de Madame.*
- 22. *Les Trente Millions de Gladiator* (voir aussi le n° 37).
- 23. *Le plus heureux des trois ; Un mouton à l'entresol.*
- 24. *La Sensitive*
- 25. *La Guigne.*
- 26. *Le Prix Martin.*
- 27. *Le Voyage en Chine*
- 28. *Le Roi dort.*

- 29. *Célimare le bien aimé* (voir aussi les n^{os} 19 et 33).
- 30. *La Clé*.
- 31. *Théâtre complet*, t. I.
- 32. *Théâtre complet*, t. II.
- 33. *Théâtre complet*, t. III; *Célimare le bien aimé* (voir aussi les n^{os} 19 et 29).
- 34. *Le Voyage de Monsieur Perrichon*.
- 35. *Embrassons-nous, Folleville!* (voir aussi le n^o 2).
- 36. *Les Petits Oiseaux*.
- 37. *Les Trente Millions de Gladiator* (voir aussi le n^o 22).

1. « *Théâtre des Variétés: Rue de l'Homme armé, no 8 bis, comédie en cinq actes, de MM. Eugène et Jules, mise en quatre actes par MM. Labiche et Nyon¹⁸* ». *Le Dix Décembre, 1er octobre 1849*.

Au bruit des éclats de rire et surtout au bruit des chansons de Pierre Dupont, exécutées par des choristes formidables et enthousiastes! Non, certes, je ne parlerai pas de cette rue de l'Homme-Armé ni de ce numéro 8 *bis* qui ont été les événements de la semaine. O Politique, déesse implacable et insensée, qui nous as tout enlevé, la joie de la belle poésie, les doux loisirs des lettres, les féeries adorées des arts plastiques, tout jusqu'au droit de blâmer une mauvaise action et une mauvaise pièce!

Nous avons mis vingt ans à lui voler un coin de son pamphlet où le lecteur inoffensif se reposât de toutes ses colères, mais comme elle nous l'a bien repris victorieusement en une heure, comme elle a bien brisé de son pied dédaigneux le pauvre filet qui sépare le feuilleton du journal, et que nous avons été si longtemps à creuser comme un dur sillon! Certes, la chose est étrange, mais elle est ainsi, je n'ai même plus le droit, à l'heure qu'il est, de dire un seul mot contre la pièce des Variétés. Par ses insultes contre le peuple, cette malheureuse pièce a donné aux journalistes politiques le droit de s'en faire une arme; ici même, au-dessus de ces colonnes frivoles que j'écris au hasard de la première fantaisie venue, cette comédie a été sévèrement appréciée. Aujourd'hui que les picadores et les plus agiles banderilleros ont enfoncé tous leurs drapeaux de papier dans les flancs de M. Eugène et de M. Jules, il n'y a plus que moi maintenant qui me trouve en face de M. Nyon, et il ne reste plus à faire que le métier d'*espada*. Or, fait contre un homme, le métier d'*espada* s'appelle le métier du bourreau, et je le laisse à de plus républicains que moi¹⁹.

2. « *Montansier: Embrassons-nous, Folleville, comédie de MM. Lefranc et Labiche²⁰* », *Le Dix Décembre, 11 mars 1850*.

Embrassons-nous, Folleville! Voilà ce que semble dire aussi comme notre joyeux Folleville, cet Agamemnon de la farce transcendante, le jeune printemps qui nous parle dans la voix des brises embaumées. O Folleville, mon cher Folleville, peuple ami de la folle chanson et des bouteilles poudreuses, oublions un moment le grand combat *au sabre et à l'hache* [sic]²¹ de M. Chromo, de M. Duro et de M. Phane contre M. Siccatif, M. Brillant et M. Raphanel, et, de bon coeur, pour célébrer le retour des odorantes violettes, embrassons-nous, Folleville!

Car, ô Folleville, mon cher Folleville, sais-tu déjà quelle représentation magnifique et splendide a été donnée cette semaine-ci à notre bénéfice, sur le plus beau

théâtre de la terre? Ni à l'Opéra ni aux Funambules, mais dans ce jardin des Tuileries dont les marronniers géants verseront dans un mois l'ombre et le silence sur nos têtes? Tu connais cet arbre du vingt mars, né le même jour que la plus grande comédienne du monde, et qui, chaque année, se couronne avant tous les autres de feuilles verdoyantes, doux et charmant présage? Eh bien, cette année, le soleil étant témoin (le ciel d'un azur tendrement lumineux semblait semé d'étoiles comme par les blanches nuits), l'arbre du vingt mars a été en feuilles le six mars, et déjà, en voyant frissonner sa verte parure, nous avons rêvé ces forêts touffues qui nous accueilleront demain sur leurs tapis de mousse de gazon!

Cependant, ô Folleville, les poètes surpris se demandent entre eux pourquoi le Printemps donne si tôt sa fête éternelle, et vient éteindre sur les coteaux ses riches tapis de fleurettes avant que nous n'ayons décloué du parquet de nos mansardes les tapis de Beauvais, d'Aubusson et de Smyrne. Pour moi, je pense qu'il aura vu passer quelque part près des Tuileries une enfant plus belle que le Jour, et qu'il aura été pris de jalousie en voyant marcher et sourire cet autre printemps vivant, devant qui pâlissent même les palettes harmonieuses et sereines où Eugène Delacroix a broyé son âme. En voyant sous cette noire chevelure briller ces yeux pleins d'étoiles, en voyant resplendir ces dents de lys près de ces lèvres et de ces joues enfantines faites de roses fleuries, le Printemps s'est dit en lui même sans doute qu'il n'avait pas de temps à perdre pour montrer ses propres roses et ses pourpris glorieux, s'il ne voulait être éclipsé tout à fait et obtenir à grand'peine un simple succès d'estime! Voilà, bon Folleville, comment j'explique la radieuse fête du six mars²²; mais ne m'en voudras-tu pas d'avoir tant tardé à conter tes aventures?

Où ne va-t-on pas chercher la Fantaisie?

L'ambitieux ou si l'on veut l'avare
S'en va par voie et par chemin²³

chez Hoffmann, chez Shakespeare, dans toutes les rues et tous les carrefours du ciel des poètes. Partout il la voit s'enfuir devant lui d'un pas léger en laissant voler au vent le bas de sa jupe à paillettes. Vains efforts, au moment où le pauvre rêveur croit saisir la capricieuse, crac, la voilà qui s'élanche sur un rayon de lune ou sur une colombelle²⁴ qui passe en l'air, et fouette cocher! Cependant, le jour où il revient harassé, découragé et tout prêt à nier l'existence de cette introuvable Fantaisie,

Il la trouve assise à la porte
De son ami plongé dans un profond sommeil²⁵.

Car elle aussi est une fortune! Comme ce sage ami chanté par le fabuliste, les auteurs des *Deux papas très bien* et des *Manchettes d'un vilain* sont restés chez eux, dans leur petite maison de la Montansier, où la déesse amoureuse vient si bien les trouver en tapinois, sans tambour ni trompette, et sans faire mettre pour si peu la garde nationale sous les armes! MM. Lefranc et Labiche n'ont pas lu que cela dans La Fontaine; ils le connaissent et le connaissent bien, et ils ont depuis longtemps médité ces beaux vers:

Tout vainqueur insolent à sa perte travaille.
Défions-nous du sort, et prenons garde à nous
Après le gain d'une bataille²⁶.

Pour d'excellents et légitimes succès de comédie légère, ils n'ont pas fait gémir la grosse caisse, et tout doucement les voilà qui ont conquis la première place. *Embrassons-nous Folleville* est un petit chef-d'oeuvre d'invention, d'esprit et de verve comique, heureusement imaginé, écrit avec beaucoup d'habileté et de jeunesse, et tout pétillant de cette vraie gaieté si inconnue dans la plupart des vaudevilles. Voilà un franc et durable succès, partant une grande joie pour le feuilleton. Car, ô Zoïles²⁷ que nous sommes, rois et roitelets de la critique, envieux, impuissants et jaloux, si j'en crois les dramaturges du seizième ordre, je voudrais qu'ils pussent savoir quel bonheur c'est pour nous d'avoir à louer une bonne comédie, et avec quel chagrin profond nous prenons notre plume pour parler de *La Foire aux idées* ou du *Coup d'Etat*²⁸! Donc je le répète, c'est pour nous une très grande joie d'avoir pu applaudir de toutes nos forces et comme le dernier des spectateurs la spirituelle, amusante et vive comédie de MM. Lefranc et Labiche. Raconter une pièce étincelante de *mots* et où la broderie est tout, c'est un tour de force plus qu'impossible; mais

J'aurai du moins l'honneur de l'avoir entrepris²⁹.

Manicamp (et les auteurs lui ont donné la bonne face de Folleville), est le plus vif, le plus impétueux, le plus original, le plus bizarrement bourru, obligeant, irritable, généreux et enthousiaste de tous les marquis. Un jour, à la chasse aux canards, Manicamp a blessé d'un coup de fusil M. de Folleville. Celui-ci qui n'a pas de rancune, déclare s'être blessé lui-même par maladresse. Dès ce moment il devient l'idole et le fétiche de Manicamp. Le bon gentilhomme ne saurait plus passer une seule minute sans presser Folleville sur son coeur, et à tout propos, de but en blanc, sans rime ni raison: embrassons-nous, Folleville! il le mande et l'étouffe de caresses. Bien plus, il veut absolument lui donner sa fille en mariage, et tressaille de joie rien qu'à l'idée de pouvoir répéter devant M. le curé et M. le maire son éternel refrain: Embrassons-nous Folleville!

Or Mlle Berthe de Manicamp a dans les veines le pur sang de sa race, vive, pétulante, emportée, mais l'âme fabuleusement expansive, tout le portrait de son père! Avec elle comme avec lui c'est tout ou rien, et peu s'en faut qu'elle ne dise comme lui à un certain vicomte fort bien tourné: Embrassons-nous, Chastener! M. de Chastener est pour Berthe un ami de la veille seulement, mais on ne peut nier que leur connaissance ne se soit faite dans les circonstances les plus romanesques. Au milieu d'un menuet dont Chastener brouillait maladroitement les figures, Berthe, qui dansait avec lui, lui a lancé en plein visage un rude et vert soufflet de Colombine italienne. C'en est assez pour qu'elle se mette à adorer cet amant battu et enchanté, et si elle ne lui dit pas le fameux: Embrassons-nous! c'est tout à fait et seulement parce que Berthe est une honnête fille.

Cependant M. de Chastener sait comme tant d'autres qu'un soufflet bien exploité est un trésor. Dès le lendemain matin, et à l'heure même où la jeune Aurore, en gants de feuille de rose, entrebâille les portes de l'Orient, le vicomte se présente chez Manicamp pour demander la main de Berthe. Comme on le voit, Chastener n'est pas moins original que Manicamp, et les deux font la paire, car le marquis a choisi le même instant pour aller chez le vicomte et pour s'excuser au nom de sa fille.

Ils se rejoignent enfin. — Touchez là, vicomte, vous n'aurez pas ma fille. Ma fille

est promise à Folleville, embrassons-nous Folleville! Le vicomte se fâche et dégaine contre son futur beau père, Manicamp hors de lui brise avec colère une vieille porcelaine de Sèvres, Chastener réplique en faisant des miettes avec un vase du Japon, et Mlle Berthe qui arrive sur ces entrefaites fracasse pour avoir le dernier, ce qu'il reste de tasses et de soucoupes.

Plutôt mourir que d'épouser Folleville! Berthe aime mieux aller s'ensevelir dans un couvent. Mais le prince veut une réconciliation entre Manicamp et Chastener. Il exige que le marquis reçoive le vicomte et l'invite à dîner avec lui en tête à tête. Repas inénarrable! Le pétulant vicomte et le fougueux marquis s'agacent, s'excitent, se persécutent l'un l'autre jusqu'au délire, et jamais la folle épigramme plus prestement renvoyés d'un point à un autre par des raquettes infatigables! Bref, après ce feu roulant d'artillerie légère, Manicamp exaspéré jette son verre d'eau à la face du vicomte. Mais par malheur un grand chambellan du prince qui à ce moment-là même arrivait d'un pas majestueux reçoit le verre d'eau en pleine figure. — J'allais m'évanouir, dit Chastener, et M. de Manicamp me sauvait d'une suffocation! Comment refuser sa fille à un homme qui vous épargne l'exil et la disgrâce avec autant de présence d'esprit? Reste le pauvre Folleville à qui le marquis dit encore une fois pour le consoler: Embrassons-nous!

Mais il faut voir et entendre Folleville, ce farceur surnaturel qui s'est créé une langue française à lui, et c'est miracle de voir avec quelle heureuse et intarissable bouffonnerie il égaie cette pièce, que Derval joue avec un talent exquis et une grande élégance. Tous les conservatoires du monde ne feraient pas un Folleville; gardons bien celui-là qui semble avoir fait un pacte avec le rire! Ce diable d'homme a une façon de dire certains mots, c'est à y rêver mille ans!

3. « *Théâtre-Montansier: Traversin et couverture, parodie en quatre actes [de Toussaint Louverture], de MM. Varin et Labiche*³⁰ », *Le Dix Décembre*, 29 avril 1850.

Une autre forêt où l'on s'égarer³¹, et facilement, c'est la forêt de la parodie. Fût-on M. Labiche, auteur des *Papas* très bien et des *Manchettes d'un vilain*, fût-on M. Varin, le créateur des immortels *Saltimbanques*³², je redirai encore une fois aux vaudevillistes: Ne touchez pas à la lyre! et si tant est qu'on doive faire des parodies, il faut pour cela des poètes. Les acteurs Grassot, Ravel, et surtout Mlle Aline Duval ont joué *Traversin et couverture* avec un dévouement indicible; mais rien, ne pouvait sauver cette triste charge, non plus que le *Tout Serin la Clôture* de m. Ferdinand Langlé, pièce funèbre de seconde classe, écroulée sans pompe hier soir aux applaudissements du seul et habile M. Thinaudeau.

4. « *Vaudeville: Un dieu marié, deux actes, par MM. Roger de Beauvoir, Dartois et Besselièvre. — Gymnase: La Première chanson de Gallet, un acte, par M. Louis Saglier. — L'Echelle des femmes, deux actes, par MM. Dennery et de Courcelles. — Montansier: Le Sopha, féerie en trois actes, par MM. Mélesville, Labiche et Desnoyers*³³ », *Le Pouvoir*, 22 juillet 1850.

Et maintenant, croyez-vous qu'un mapah devenu riche, et marié à une femme charmante, conserve longtemps sa longue barbe et ses idées sur le vol? Croyez-vous que l'élève favori de ce dieu en chambre ne lui rétorquera pas, à un moment donné, ses théories de la manière la plus inquiétante? Croyez-vous qu'un jeune

Turc affligé du nez hyperbolique d'Hyacinthe et enfermé dans un canapé par un vieux génie asthmatique retrouvera sa liberté, s'il faut pour cela qu'une femme vierge donne elle-même à son amant le premier baiser d'amour? Croyez-vous que Folleville, habillé en Schaabaam, récitant devant le rideau baissé la parade de sa propre fantaisie et interpellant les journalistes présents, ne laisse pas bien loin derrière lui l'amendement Tinguy et l'amendement Laboulie³⁴? Croyez-vous, enfin, que Gallet a vingt ans, les yeux pleins de larmes, le coeur plein d'amour, la tête pleine de chansons, que Gallet, à l'âge où l'on boit l'ambrosie sur la table du cabaret, et où l'on charbonne son poème sur le mur blanchi à la chaux, n'arrache pas bien facilement à l'orgueil de M. Vaudois et à la coquetterie de Mme de Vaudois, les cent louis qu'il lui faut pour épouser sa Simonite? Ceci et cela, avec la pluie, avec le macadam, ici avec Ravel et Grassot, grâce à l'ombre du sourire de Crébillon fils, et malgré M. Mélesville, là avec la jeunesse et la gaieté de Landrol et d'Anna Chéri, a mené jusqu'au bout la semaine comique, sans que nous ayons trop songé que nous étions au mois du grand Jules. Que si, malgré les feux de Sirius, vous vous sentiez en train de résoudre ces questions paradoxales, je vous poserais avec M. de Courcelles un dernier problème beaucoup plus intéressant, et je vous dirais à ses risques et périls: croyez-vous qu'un petit berger joli comme Mme Wolff, et sachant le grec comme M. Patin, puisse devenir en quinze jours secrétaire d'ambassade et époux d'une riche héritière, grâce à l'amour d'une maîtresse de poste, d'une femme de banquier et d'une duchesse sur le retour? Oh! la place! j'aurais pourtant voulu traiter à fond cette question de l'échelle des femmes!

5. « *Un bal en robe de chambre, esquisse en un acte, par MM. Marc Michel et Labiche*³⁵ », *Le Pouvoir*, 13 octobre 1850.

On a applaudi pour la première fois cette comédie, au bénéfice de la reine du jour, de cette Céline tant applaudie, qui tient le sceptre jusqu'à ce que vienne Madeleine, et qui sera avec Madeleine une des deux épouvantes de Mlle Rachel. Les heureux auteurs de la *Fille bien gardée*, MM. Marc Michel et Labiche, avaient écrit tout exprès pour le bénéfice de cette merveilleuse comédienne l'amusante folie intitulée *Un bal en robe de chambre*. Grand-papa Grassot va se coucher, quand tout à coup Liline fait autour de lui et malgré lui les apprêts d'un bal. Que ces bougies s'allument, que ces tapis et ces escaliers se garnissent de fleurs, nous donnons une fête! Grand-papa Grassot n'a pas eu le temps d'ôter son bonnet de coton, qu'un foule parée envahit ses salons. — Est-ce que ce n'est pas aujourd'hui jeudi? — C'est parfaitement jeudi. Grand-papa ignore seul qu'on danse chez lui par souscription. Le maître de danse de Céline a des dettes; pour trouver les cinq ou six cents francs qui suffiront à le sauver, la demoiselle aux longs cils a trouvé cet expédient. Mais aussi avec quelle agilité, quel entrain elle danse pour ses invités, et comme sa polka, dansée sous ce délicieux costume, vaut bien l'argent qu'ils ont donné! Céline a été charmante, jolie au possible, spirituelle à ravir. Dépêchez-vous, Mlle Madeleine!

6. « *Gymnase: Les Petits Moyens, un acte, par MM. G. Lemoine, Labiche et Decourcelle*³⁶ », *Le Pouvoir*, 11 novembre 1850.

[. . .] et quant aux *Petits Moyens*, si vous voulez empêcher votre mari d'aller voir ses maîtresses, vous n'avez qu'à lui découdre les boutons de son habit et à lui faire boire de la magnésie en guise d'eau sucrée. Allez, allez, courez voir Frédéric et Paillasse et La Famille Paillasse³⁷!

7. « Variétés: Une clarinette qui passe, vaudeville en un acte de MM. Marc Michel et Labiche³⁸ », *Le Pouvoir*, 6 janvier 1851.

MM. Marc Michel et Labiche sont beaucoup moins cléments, j'ai peine à l'avouer, pour les réactionnaires qui prennent encore des bagues dans l'incendie d'il y a soixante-quatre ans. Ces farouches satiriques les condamnent à devenir aveugles et à jouer de la clarinette! De sorte qu'au lieu de dire: « Voyez cet homme qui passe, eh bien, il y a seize ans, dans un incendie, cet homme appelé Bridioie a pris une bague à Mlle Alice, à Mlle Agnès ou à Mlle Mathurine, » on dit à présent: « Voilà une clarinette qui passe! » Ajoutons que le traître Tréfoin s'est fait passer pour le véritable sauveur, et a épousé sans bague la pauvre enfant, dont l'ex-fiancé cultive à présent le plus philosophique des instruments³⁹. Mais il y a une justice quelque part. Quand, seize ans après, le farouche Tréfoin refuse sa fille à l'homme qu'elle aime, une voix aigre et pareille à celle du remords le fait tressaillir. Quel est ce bruit?... C'est une clarinette qui passe! Sous peine d'être démasqué, Tréfoin est obligé de consentir au mariage, et la clarinette continue à passer. Tout passe, a dit M. de Lamartine. Il n'y a que l'histoire de l'incendie et l'histoire de l'ami confident qui ont de la peine à passer. M. Frédérick Lemaître fils nous a raconté celle-là⁴⁰, mais beaucoup plus gaiement que MM. Desnoyers et Nus.

8. « Théâtres. [...] *La Station Champbaudet*⁴¹, sous une forme allégorique. » *Le Boulevard*, 16 mars 1862.

[En rendant compte de *La Loi du coeur* de Léon Laya, représentée à la Comédie-Française, Banville évoque la muse Thalie qui se révolte contre la maison de Molière, « Thalie amoureuse et farouche ne veut pas de vos règlements, de vos grandes maisons, de vos décrets, de vos comités, de vos salles vertes; elle est la bacchante ivre d'air et de chansons, que Claudion a coiffée de raisins noirs et qui laisse le vent des coteaux écheveler sa crinière et rougir ses seins nus!... [etc.] ». Puis Banville enchaîne:]

Elle est la folle, elle est la muse, la nymphe sauvage des halliers et des clairières! Je ne dis pas qu'elle ne puisse pas s'habiller à la parisienne; depuis Balzac et Gavarni, elle sait cela aussi quand elle veut, et elle porte à ravir les chapeaux gracieux, la bottine de soie et la robe traînante; mais ces jours-là, ce n'est pas dans le salon bourgeois de M. Laya ou de M. Sardou qu'on l'entraîne! Et à ce moment même, savez-vous où elle est, tandis que vous l'attendez avec vos tapis verts, vos boules blanches et vos boules noires? Elle est chez son seul ami, Labiche, dans une chambrette donnant sur un jardin, où l'on voit pousser les premières feuilles où l'on entend le chant des oiseaux! Elle lui dit: Pourquoi ne m'as-tu pas aimée quand j'étais insoucieuse et libre de moi-même? Et lui, il répond: C'est à présent que je t'aime et que je t'adore. Cependant cet amour l'a rendue plus belle et plus charmante qu'elle ne le fut jamais; elle regarde le petit lit blanc, elle se hâte de tirer un bas tramé par les fées, de dégrafer une bottine légère, et elle s'écrie: Ah! quel ennui de détacher tout cela pièce à pièce, et n'avoir pas ici un Rothomago fils⁴² qui enlève tous ces chiffons d'un coup de baguette, comme à la féerie!

Et, recueillis, enchantés, oubliés par la Comédies-Française, elle lui raconte la bonne histoire de la station Champbaudet, et de Tancarel, qui vient s'installer chez madame Champbaudet pour faire la cour à madame Garambois, logée à l'étage

supérieur! Vois-tu d'ici dans cette bouffonnerie l'exaspérée, la délirante Thierret? L'air: *J'ai du bon tabac dans ma tabatière*, veut dire: *Mon mari, l'infâme Garambois, est sorti*, et si Tancarel ne peut pas monter, madame Garambois tapote avec énergie *Marie trempe ton pain dans la sauce!* Quant à Tancarel, il indique sa présence en jouant sa fanfare sur une trompette de fontainier, si bien qu'on le cherche partout pour raccommode les fontaines! Enfin ils sont tous ivres-fous, mais ils ont le *chien*, la gaîté bouffonne, le diable au corps, et, pour ces enfants perdus de sa fantaisie, la sauvage Thalie, coiffée de raisins et de vignes, donnerait tout le respectable corps des avoués et des notaires.

Mais voici que la comédie du printemps se répète avec une activité réjouissante; le décor s'achève, le rossignol étudie sa cavatine; sentiers de Meudon, réjouissez-vous! vous allez revoir les grands yeux d'or qui vous ravissent, et les petits pieds que vous regrettiez vont fouler tout à l'heure vos épais gazons, tout étoilés de pervenches!

9. « *Palais-Royal: Geoffroy dans Le Dossier de Rosafol, comédie nouvelle de M. Eugène Labiche*⁴³ », *Le National*, 28-29 mars 1869.

[. . .] Sachez aussi que Geoffroy, appelé Rosafol par le dernier caprice de Labiche, persiste à vouloir se faire recoudre ses boutons de manchettes par Alphonsine. Ah! qu'il est difficile de réformer la société!

10. « *Mort de Varin, auteur des Saltimbanques. [...] Saint-Germain. [. . .] Le Choix d'un gendre, comédie de M. Labiche*⁴⁴ », *Le National*, 26 avril 1869.

Varin vient de mourir; Varin, l'auteur des *Saltimbanques*, une farce immortelle⁴⁵. Ce bon et modeste vieillard qui, avec Duvert et Lausanne, représenta, sachez-le bien, tout le génie comique de ce temps-ci, meurt oublié presque, et laissant au seul Labiche l'héritage sacré du Rire et de la robuste Joie. Hélas! Il devait se trouver cruellement dépassé dans le domaine actuel de la Farce, et il devait se dire: « J'ai trop vécu! » [...]

[...]

Dans *Le Choix d'un gendre*, — nous voici cette fois en pleine Labiche! — Delannoy, nourri de l'ancien répertoire, imagine de se faire valet de chambre pour pouvoir étudier à fond la Montmeillan qui doit épouser sa fille. On devine quelles cascades démesurées, quels Niagaras d'insanités et de démences l'auteur a pu faire jaillir de cette situation féconde! Arnal, c'est-à-dire le brave caissier Bidonneau, travesti, pour les besoins de la cause, en cocher fantaisiste, puis en général Guédéonoff, venant engager à Paris des étoiles parisiennes, nous a fait rire comme au temps des Cabinets particuliers et du *Cabaret de Lustucru*⁴⁶. Et ç'a été une vraie gaieté à propos de l'actrice bête comme une oie, qu'on emballe pour les climats du Nord à titre d'oiseau voyageur en lui persuadant qu'elle est, non pas une grue, mais une tourterelle! — Mlle Bianca, bête! N'est-ce pas le cas de chanter le vieux refrain? *Ses yeux disent tout le contraire!*

11. « *Palais-Royal: Le plus heureux des trois, comédie en trois actes, de MM. Eugène Labiche et Edmond Gondinet*⁴⁷ », *Le National*, 17 janvier 1870.

Certes, en de tels instants, le pauvre feuilletoniste de théâtre voudrait abandonner sa tâche frivole et laisser voir son âme pleine d'amertume et de douleur; mais, au contraire, plus nous sommes emportés vers des destinées inconnues et terribles, plus il convient que chacun fasse courageusement, humblement sa tâche quotidienne. Compliquée et touffue comme la Nature même, la Vie civilisée ne saurait, non plus qu'elle, hésiter et s'arrêter en chemin; car, elle aussi, elle est un monde tumultueux, où les plus épouvantables cataclysmes n'empêchent pas l'oiseau de chanter et les fleurettes de naître, et cette apparente indifférence n'est que la manifestation même de son éternité féconde. A tout prendre d'ailleurs, si quelque chose répond à la désolation de nos coeurs plus fidèlement que les plaintes de l'Elégie, que les cris de la Satire indignée et que les épouvantes de la Tragédie *en pleurs*, c'est le rictus effrayant du Masque joyeux, rire implacable, démesuré, si folâtre en apparence et au fond si inconsolablement triste — de la Comédie bouffonne!

La Comédie bouffonne! Deux écrivains d'un rare et merveilleux talent, MM. Eugène Labiche et Edmond Gondinet, viennent de la retrouver, de la ressusciter audacieusement dans la veine gauloise, vigoureusement rabelaisienne, et en osant reprendre dans notre époque littéraire, — si détestablement affadie par toutes sortes de bégueuleries sentimentales et couleur de rose, — la vivace, la saine tradition d'idées de Molière. D'un crayon hardi et féroce, ils ont esquissé une fois de plus ce personnage magnifiquement ridicule que je voudrais appeler par son vrai nom français de deux syllabes, mais que la pudeur des gandins en gilets à coeur et des filles en perruque jeune me force de nommer délicatement le sganarelle⁴⁸, et à peine le sganarelle a-t-il reparu sur la scène comique, beau de son invincible confiance et de son immortalité, qu'à sa vue les maris trompés, mais sublimes, les notaires-poètes, les avoués ayant du vague à l'âme, tous ces Manfreds en lunettes, ces Laras en manches vertes que M. Octave Feuillet a tiré de son sein gémissant, ont disparu, ombres vaines frappées et dévorées par la lumière, et se sont enfuis, comme des fantômes qu'ils sont, vers le néant d'où l'on ne revient pas! « Cruels, murmure en se voilant la face, la muse aux pâles couleurs *qui boit du lait sucré dans un maillot vert tendre*⁴⁹, avez-vous bien le courage de faire des sganarelles? » et se tournant vers le Bourgeois, la Comédie répond, en lui montrant son futur genre:

Je dis qu'il en a l'encolure
Et que son ascendant, monsieur, l'emportera
Sur toute la vertu que votre fille aura⁵⁰.

En effet, on devient orateur; mais le véritable est né sganarelle, comme on naît rôtisseur ou poète lyrique. Ce n'est pas sa femme, ce n'est pas l'amant de sa femme qui le font ; c'est lui qui se précipite avec amour vers la minotaurisation⁵¹ comme les chèvres vers le serpolet, vers le thym odorant et vers les bourgeons des baies. Le vrai est conduit par un dieu qui lui fait voir les choses à travers des verres de couleur d'une certaine couleur; son état est extatique, extra-humain, surnaturel, et ce qui surtout le caractérise, c'est qu'il ressent un amour invincible pour l'Eraste, le Léandre ou le Valère qui lui a planté sur le front un bois de cerf grâce auquel il ne saurait passer facilement sous la porte Saint-Denis. Certes il est libertin, infidèle, au demeurant bon père de famille; et, s'il fait volontiers une partie fine avec Gredinette du bal Mabilles, s'il chiffonne, sans y voir aucun mal, la guimpe de Pétunia ou le fichu de Lisbeth, il a ses jours aussi pour *aller lire son journal dans la*

*chambre de sa femme*⁵²; mais ce qu'il aime avant et par-dessus toute chose, c'est l'amant de sa femme! Tel est le Marjavel que MM. Labiche et Gondinet nous montrent palpitant de vérité dans l'admirable farce intitulée *Le plus heureux des trois*, et dont la seule présence répond victorieusement à toutes la déclamations sur l'adultère. Ce Marjavel a si bien l'inspiration et le génie de son état, qu'il s'arrangerait pour être dans une île déserte, où il n'y aurait que sa femme, lui et un ange. Emile Deschamps a dit au début d'une ode sublime:

Moi, si j'avais vingt fils, ils auraient vingt chevaux!

Et Marjavel peut dire de même: « Moi, si j'avais vingt femmes, elles auraient vingt amants! » Autant de femmes, autant d'amants choyés, adorés par Marjavel, et indispensables à Marjavel, qui a fait fabriquer exprès, pour les y porter, une niche spéciale dans son coeur. Du temps de sa première femme, l'amant était l'ami Jobelin; à présent, sous le règne de sa seconde femme, l'amant est Ernest, c'est-à-dire Jobelin neveu; s'il devait perdre Hermance, et par conséquent se marier une troisième fois, le troisième serait Ernest fils; car, de toute éternité, à ce qu'il paraît, la race de Jobelin a été suscitée pour compléter et pour doubler la dynastie des Marjavel. Notez ceci: la douce et timide Hermance n'a pas su se faire un front qui ne rougît jamais⁵³; sa faute lui pèse et elle voudrait rentrer dans le sentier de la vie tranquille; Berthe, fille de Jobelin oncle, adore Jobelin neveu, et Jobelin oncle n'aspire qu'à la donner à Jobelin neveu après avoir fait des s, Ernest rêve de devenir lui-même un mari, comme Mercadet, l'éternel débiteur, rêvait de devenir à son tour créancier. Comment donc et par quel prodige subsiste un état de choses dont personne ne veut? par la seul entêtement, par la seule passion, par la seule furie de Marjavel! Comme il y avait logé naguère Jobelin neveu dans le pavillon du jardin; là, il le couve, il le garde, il le flaire, il le guette, il l'a sous la main, ne le lâchant pas plus qu'un tigre sa proie! Et la comédie *Le plus heureux des trois* serait tout à fait un chef-d' oeuvre, si les auteurs n'avaient pas quitté leur piste pour suivre le cor de chasse de M. Scribe! En effet, *Les Malheurs d'un amant heureux*⁵⁴ n'avaient rien à faire là; Marjavel ment à la tradition, à lui-même, à son type et à l'excellent sujet de comédie qu'il exploite, lorsqu'il oblige Ernest à monter sur le toit pour visiter les tuiles, à arroser son jardin, à lui faire des cataplasmes et à remplir d'autres fonctions domestiques. Eh! non! non! tu n'es plus Marjavel! Marjavel faire d'Ernest un valet, allons donc! Il adore bien trop Ernest pour cela et c'est lui qui, au contraire, ferait les cataplasmes et cirerait les bottes d'Ernest, sans qui il risquerait de n'être plus ... ce qui ne se peut!

Où Marjavel est bien lui-même, par exemple, c'est quand il fait chasser par sa femme la folle soubrette Pétunia, pour prendre à sa place un couple marié, l'Alsacien Krampach et sa femme Lisbeth, car tout ce qui est mariage l'attire et le sollicite! *Les maris me font toujours rire*, disait Gavarni⁵⁵, et l'Alsacien Krampach ne l'aurait pas rendu sérieux. Autre étude de . Celui-ci a épousé, *quoiqu'elle eût fait une faute*, Lisbeth, une fille belle et solide comme une néréide de Rubens; mais il l'a épousée, comme il dit, par délicatesse, c'est-à-dire: parce qu'elle lui apportait cinq mille francs! Sa seule préoccupation est de savoir si Lisbeth a été ou non séduite par un homme comme il faut, et si, PAR CONSEQUENT, il peut ou ne peut pas porter la montre d'argent que le séducteur a donnée a sa victime et que lui, Krampach, s'est appropriée. Est-il besoin de dire que le vainqueur de Lisbeth n'est autre qu'Ernest Jobelin, car il n'y a qu'un amant au monde, de même qu'il n'a qu'un

fiacre; et c'est pourquoi le cocher de fiacre 2213 peut si bien plonger dans les transes les plus cruelles et tour à tour faire chanter: Jobelin oncle, qui a promené la première Madame Marjavel, Ernest Jobelin, qui a promené Hermance, et Marjavel, qui a promené Gredinette, toujours dans le véhicule 2213, un fiacre destiné à subsister autant que le monde, et qui durera encore, même après que nous aurons appris à diriger les ballons et que nous serons approprié les ailes des oiseaux. On ne raconte pas une pièce du Palais-Royal; car où trouver les mots cocasses, les tropes insensés, les substantifs ivres de joie, les participes fougueusement cabrés et les adjectifs en pleine révolte qui sont indispensables à l'accomplissement d'une tâche pareille, à moins d'avoir le droit de dire à MM. Labiche et Gondinet: « Prêtez-moi vos deux plumes; nourrices de chefs d'oeuvre, pour écrire mes six colonnes! » Ce monde fabuleux et féérique où les maris font mettre dans un seul cadre, qui se retourne à volonté, les portraits de leurs deux femmes; où les pendules sont surmontées d'une tête de cerf empaillée, avec son bois, contenant une boîte en carton dans laquelle, d'oncle en neveu, les Jobelin cachent leurs billets doux; où les Alsaciens veulent à tout propos. . . ôter leur culotte!!! dans laquelle ils ont laissé entrer par mégarde un hanneton enragé, qu'ils veulent tuer à coups de pendule et à coups de pincettes; où les amants s'endorment en tenant dans leurs bras un tuyau de gouttière; où les Alsaciennes ont si peu progressé depuis Eve, que leur vertu succombe devant une pomme d'orange, et où une jeune fille, aussi adorablement jolie que Berthe Jobelin, montre sur son frais visage, sous prétexte de mèches folles lissées droit au lieu d'être frisées en accroche-cœurs. . . de vrais favoris noirs! Pour raconter ces victorieuses et exhilarantes sornettes imaginées avec une invention et avec un esprit d'enfer, il faut le diable au corps des acteurs du Palais-Royal, qui n'ont pas leurs pareils au monde. Geoffroy, puissamment idéal, c'est-à-dire, plus vrai que la vérité, dit avec une justesse qui réjouit l'oreille d'un poète habituée à s'enivrer de la musique des mots; il est le premier dans son village et il serait aussi le premier à Rome, si une modestie excessive, que nous devons à jamais déplorer, n'avait pas empêché ce grand acteur d'entrer à la Comédie-Française. Gavarni aurait écrit sous la sublime figure de ganache que dessine Lhéritier: *A été un Ernest*. Gil Pérès, l'Ernest actuel, n'aura jamais de rival dans ses rôles d'amant fatal et bourgeois que poursuivent les Euménides en crinoline rouge et en ombrelle de soie puce. Mme Deschamps roucoule son rôle d'Hermance avec infiniment de goût, de tact et de spirituelle finesse, et Mme Priston si jolie, si jeune, si excellente comédienne déjà, laissera sans doute un remords éternel à ses auteurs qui ont oublié d'écrire le rôle de Berthe,

Empereur au refus de Frédéric le Sage,

Mlle Kid nous a très bien consolés de ce que Mlle Paurelle n'à pas voulu fleurir sous les traits de Pétunia; quant à Krampach et à sa femme Lisbeth aux beaux yeux et aux riches épaules, non, il n'est pas vrai qu'ils soient représentés par l'excellent comique Brasseur et par la belle Mlle Kid. En effet, à la première représentation de la comédie nouvelle, le peintre Charles Marchal⁵⁷ était placé derrière moi, et dès l'entrée des deux Alsaciens, je l'ai vu en proie 'a une agitation qu'il tâchait en vain de maîtriser. Ce qu'il avait redouté n'était que trop vrai et il a pu s'en assurer en rentrant chez lui: Krampach et Lisbeth sont bien réellement des personnages échappés d'une de ses toiles! Et on ne les lui rendra pas. — au plus tôt, — avant deux cents jours d'ici. MM. Eugène Labiche et Edmond Gondinet ont fait dans *Le plus heureux des trois* une telle orgie d'esprit qu'on peut dire de leur pièce ce que Marjavel dit effrontément de sa nouvelle servante: « La bonne que j'ai arrêtée a un

petit air alsacien qui appelle la faute et balaie le repentir! »

12. « *Vaudeville: Reprise des Pattes de mouche [de Victorien Sardou]. — Le Cachemire X. B. T., comédie en un acte de MM. Labiche et Nus*⁵⁸. — *Une femme est comme votre ombre, comédie en vers de M. Paul Ferrier* », *Le National*, 28 février 1870.

[. . .]; au Vaudeville, triomphante reprise des *Pattes de mouche*, voilà donc le théâtre désengougnonné! une bluette en vers de M. Ferrier, digne de son adorable titre: *Une femme est comme votre ombre*; et de Labiche et Nus, *Le Cachemire X. B. T.*, une de ces folies à tout casser, où l'on rit à se tordre. Ces deux jolis actes se joueront autant que *Les Pattes de mouche*, c'est-à-dire plus de cent fois; car si Mlle Fargueil n'est pas Rose Chéri, elle est Anaïs Fargueil! [. . .]

13. « *Palais-Royal: Deux premières représentations! Le Livre bleu, comédie en un acte de MM. Eugène Labiche et Ernest Blum*⁵⁹. — *Le Sapeur et la maréchale, écho de la vie parisienne en un acte, de M. Quatrellis* », *Le National*, 17 juillet 1871.

Hier soir même, le Palais-Royal nous a donné deux pièces nouvelles: les premières qui aient été représentées depuis la fin du monde: il ne faut pas perdre une minute pour remercier les aimables esprits qui, sans se faire prier davantage, recommencent à faire tintinnabuler les clochettes d'or de la folle fantaisie et de la comédie bouffonne!

Le livre bleu est un talisman parisien d'une espèce particulière et bizarre; (il a appartenu, je crois, à Mlle Cibot⁶⁰,) et grâce auquel le riche bourgeois Beaufrisard subit dans ses amours des orages et des cataclysmes qui donneraient le *delirium tremens* à un habitant du Spitzberg glacé!

Sur ce précieux livre bleu une savante législatrice a détaillé article par article, sous une forme technique et scientifique, tant à l'usage des femmes honnêtes qu'à celui des demoiselles fastueuses, tous les moyens de plumer un mari sans le faire crier, de lui faire payer des pendants d'oreille de quatre mille francs aussi facilement qu'un livre de cerises de six sous et de lui faire voir en plein midi trois cent mille chandelles! Dès qu'une femme possède le livre bleu, — et on s'est hâté d'en copier des exemplaires, que Mlle Francisquine, soubrette au picrate, colporte de Mlle Stéphanie et de Mlle Réséda, deux ogresses indentées comme de jeunes loups, à l'honnête Mme Beaufrisard; — dès que ce livre infernal et divin a pénétré dans un boudoir, le mari connaît par une amère expérience les névralgies de femme pour lesquelles le médecin a ordonné des bains de trois heures et demie, les robes de soixante francs qu'on a gagnées à la loterie pour vingt sous, les diamants de provenance inconnue qu'on a payés vingt-sept francs sous prétexte qu'ils sont faux, et les couvreurs tombés d'un toit, dont il faut de toute nécessité adopter la femme indigente et les enfants en bas âge.

Le livre bleu conseille et indique tout cela: *Pour expliquer la robe*, page 27; *Pour expliquer les diamants*, page 32; *Pour tirer une carotte de quatre mille*, page 54! On juge des avalanches qui s'écroutent sur la tête d'un Beaufrisard quelconque lorsqu'il est à la fois le mari de sa femme, l'ami de Mlle Réséda, et l'oncle d'un neveu qui joue les généraux espagnols et polonais chez Mlle Stéphanie, qui n'est autre que Mlle Réséda, affublée d'une perruque plus rose que sa perruque ordinaire!

Dans tous les cabinets de toilette il trouve un tailleur pour dames, qui dissimule sa qualité; ici on le lui donne pour un dentiste, et ce faux dentiste lui arrache une vraie dent; là on le lui présente comme un coiffeur, et ailleurs on s'écrie en le voyant: « Voilà le pédicure! » Tout cela est gai, spirituel à la folie, et comme on disait naguère, *ruisselant d'inouïsme*⁶¹. La prodigieuse verve comique de M. Eugène Labiche, et l'ingénieuse ironie de M. Ernest Blum remplissent les pages de ce *livre bleu*, débordent jusques sur la couverture, et Geoffroy est un Beaufrisard que signerait Daumier.

14. « [...] — Pour mémoire, les pièces nouvelles: *L'Ennemie*, de MM. Labiche et Delacour⁶²; [...] », *Le National*, 23 octobre 1871.

[. . .] On comprend que cette page touchante et grandiose de notre histoire⁶³ devait prendre le pas sur les fictions et sur les plus belles inventions de la comédie. A la semaine prochaine donc *L'Ennemi*⁶⁴, de MM. Labiche et Delacour, où la femme honnête, marchande si fièrement son mari à la courtisane (*Mlle Fargueil est superbe dans cette scène vraiment trouvée!*) et l'Article 47 de M. Belot, joué à l'Ambigu avec un immense succès, dans lequel on voit la cour d'assises en chair et en os, et Mlle Rousseil, avec une extraordinaire puissance tragique, devenant folle sous les yeux même du spectateur. [. . .]

15. « *Palais-Royal: Il est de la police*, comédie en un acte de MM. Eugène Labiche et Louis Leroy⁶⁵ », *Le National*, 13 mai 1872.

S'il ne s'agit, en somme, que de dégoûter les femmes d'enfoncer leurs dents de neige dans les pommes vertes, MM. Louis Leroy et Eugène Labiche ont trouvé dans leur bonne bouffonnerie gauloise: *Il est de la police*, délicieusement relevée de sel attique, la meilleure de toutes les leçons à leur donner, car cela crie et saigne comme la vérité crue. Donc, vous voyez en cette comédie sincère et cruelle, un jeune petit crevé, un col cassé, économe, sérieux et sage comme tous ses pareils, et qui se prépare à se marier le lendemain. Dans cette conjoncture il a pris une voiture à l'heure, et, portant en bandoulière un sac de cuir de Russie à petit et solide serrure de sûreté, comme un Américain en voyage, il fait le tour de la ville pour liquider sa folle jeunesse, c'est-à-dire pour rendre à chacune de ses anciennes amantes son colis de lettres, boucles de cheveux et photographies, dûment étiqueté et numéroté, en échange d'un colis analogue.

Quoi! les soupirs, les vagues espoirs, les regards échangés, les mains tendrement serrées à la dérobee, l'amie impatientement attendue et dont enfin la robe de soie frissonne dans le corridor, les promenades à deux dans les bois profonds, la fleur bleue cueillie à genoux, l'eau de la claire fontaine bue dans une petite main transparente à travers laquelle la lumière joue, les larmes, les baisers, les sanglots, les extases, les remords, les félicités infinies, tout cela aboutit à un colis entouré d'un caoutchouc que le petit crevé vous rapporte avec des soins d'employé soupçonneux et fidèle! Quoi! à cela! Précisément à cela. Et maintenant, soyez édifiées, ô blondes filles d'Eve, qui pour une minute de bonheur si vite envolée, pendant laquelle vous aurez vu vous effleurer, puis à jamais s'enfuir l'aile frémissante du dieu Amour, vous exposez gaiement à être éventrées et égorgées par un Sganarelle qu'on plaindra! Un jour viendra où l'amant, l'employé montera chez vous avec son sac américain et vous dira pour terminer tout: « Voilà le colis! » Pour comble d'horreur, dans *Il est de la police*, M. Octave en revoyant Mme

Graindor (l'actrice, la débutante, Mlle Gilbert est très jolie, d'une beauté amusante et svelte et ressemble à un dessin japonais) M. Octave donc est pris d'une sorte de revenez-y, mais il résiste à l'aiguillon de son désir, en songeant prudemment... qu'il a en bas une voiture à l'heure! Oui, songez-y, femme tant de fois implorée, suppliée à genoux par un homme dont les regards sont déjà noyés dans la mort et dont la lèvre pâlie vous disait silencieusement: « Je vais mourir! », un jour viendra où cet homme, pour mêler une fois de plus son âme à la vôtre, regardera à dix minutes de fiacre, et où, à propos de votre beauté dédaignée, on pourra dire comme Bilboquet à propos de sa canne non achetée: « Il s'agissait de cinquante centimes! »⁶⁶

Quant à l'intrigue même de la comédie nouvelle, elle roule, avec une gaieté contagieuse et folle, sur cette manie que Paris a eue longtemps de voir partout les agents de police et la police. Un brave bourgeois fantastique, M. Graindor, qui a cru assister à une conférence sur un compteur kilométrique électronique, et qui a présidé, sans le vouloir, une réunion électorale, sa femme, plus légère qu'une plume envolée et qui attend un amant déguisé et inconnu, M. Octave, l'amant aux colis, un paysan, Catherine Leduc (c'est Brasseur) que sa mère a caché sous des habits de fille, comme Thétis avait fait d'Achille, pour le soustraire à la conscription et enfin la soubrette Josepha éveillée comme un nid de bouvreuils, tous ces gens-là se croient réciproquement de la police et se fuient, s'évitent, se poursuivent, se cherchent en tressant des quiproquos plus compliqués que la carte du Tendre, et au milieu des quels éclate un feu d'artifice de gaieté et de mots à incendier le Groenland..

Il y a là-dedans la verve furieuse de M. Labiche et cet esprit démesuré, excessif, prodigieusement fastueux et inépuisable de M. Louis Leroy. On a toujours dit de lui qu'il a trop d'esprit, et je trouve en effet qu'il en a trop; mais ce trop est justement assez, car il nous venge ainsi de la niaiserie et de la platitude dont le flot monte sans cesse! Par exemple, M. Louis Leroy, qui a été un aqua-fortiste de premier ordre et un peintre excellent, a bien fait de renoncer à la peinture: combien le jury actuel, marchand de mouchoirs pour le sein de Dorine, ne l'eût-il pas refus, avec de tels éblouissements, de telles richesses et de telles violences!

16. « Variétés: [...] *La Mémoire d'Hortense, comédie en un acte de MM. Labiche et Delacour*⁶⁷ », *Le National*, 18 novembre 1872.

[...] On rit beaucoup aussi à *La Mémoire d'Hortense*, de MM. Labiche et Delacour, un très léger et amusant vaudeville, où s'agite la gigantesque gaieté de Lesueur, qui, s'amusant à ces frivolités, fait songer au Jupiter de Henri Heine, devenu marchand de peaux de lapin dans une île sauvage!

17. « *Palais-Royal: Doit-on le dire?, comédie en trois actes, de MM. Labiche et Duru*⁶⁸ », *Le National*, 23 décembre 1872.

Doit-on le dire? c'est le titre d'une inexprimable bouffonnerie, en trois actes, de MM. Labiche et Duru, que Hyacinthe, Brasseur, Gil Pérès, Priston, Julia Baron jouent au Palais-Royal avec une débauche de génie. *Doit-on le dire?* cela signifie: Doit-on dire à un mari que sa femme le trompe? Non, certes, on ne doit pas le dire, car autant vaut coller tout de suite sur nos murailles la féroce affiche que le duc d'Albe avait mise sur les murs de Bruxelles: « Tous les habitants sont condamnés à mort. »

Non, bon Muserolle, scieur de long dans les Ardennes, quoique ton ami Gargarelle, fabricant de bougies et gendre d'un ambassadeur, t'ait rendu jadis le service de t'apprendre que tu étais un Sganarelle, n'imites pas sa noble franchise! Tu as retrouvé, mariée à l'ambassadeur lui-même, au marquis de Papaguanos, marchand d'engrais, la femme que tu avais quittée, et par un juste retour d'ici bas, tu as rendu à celui-là le bois de cerf qu'un autre avait planté sur ton front; laisse Mme Muserolle tromper Muserolle, et Mme Papaguanos minotauriser Papaguanos; retourne scier du bois dans les Ardennes, regarde en souriant la Terre, notre nourrice, et tu pourras t'écrier, comme Galilée: « Et cependant, elle tourne! »

18. « *Palais-Royal: [...]. Vingt-neuf degrés à l'ombre, comédie en un acte, de M. Eugène Labiche*⁶⁹ », *Le National*, 14-15 avril 1873.

Vingt-neuf degrés à l'ombre, tel est le titre d'une pochade signée de M. Labiche seul, et qui a été donnée avec *Le Roi Candaule*⁷⁰, le même soir. La chaleur excessive dans les climats tempérés a cela de particulière qu'elle change les rapports des êtres et la nature des choses, et opère des transpositions de sensations et d'idées qui désappointent le philosophe. En juillet, lorsque les feuilles des arbres jaunissent comme des citrons et que l'eau de la Seine fume comme une fournaise, chacun devient ce qu'il n'était pas auparavant, et c'est alors qu'on voit des amants de l'idéal jouer à la Bourse, d'après financiers s'étendre sur le gazon pour lire des poésies lyriques, et des courtisanes se déguiser en timides bergères. Par contre, de très honnêtes dames, qui jusqu'alors n'ont eu que des pensées pures comme le cristal de roche, sentent courir dans leurs veines l'implacable flamme qui brûlait le sang de la divine Cléopâtre, et c'est précisément ce qui arrive à Mme Pomadour, femme de Pomadour, fabricant de passementeries et de sabres, en villégiature.

Comment cette estimable personne au nez retroussé et qui a l'air d'une petite rose du Bengale, se laisse-t-elle immédiatement embrasser à plusieurs reprises par le séduisant Adolphe, qui est pour elle un inconnu, présente depuis cinq minutes, tandis que Pomadour se livre à d'innombrables parties de tonneau avec deux crétins de ses amis? Comment ce même Pomadour, tout marchand de sabres qu'il est, éprouve-t-il un immense besoin de ne pas se couper la gorge avec le coupable, et comment de raisonnements en raisonnements en arrive-t-il à cette solution absurde qui consiste à faire payer à Adolphe une amende de tant par baiser, après quoi le séducteur et le mari et la dame elle-même deviennent les meilleurs amis du monde? C'est la température sénégalaise qui explique ces fabuleuses transformations, plus étonnantes que celles du Chromatope, et toute cette bouffonnerie est folle, insensée et charmante. Assurément il n'y avait pas vingt-neuf degrés à l'ombre quand M. Labiche l'a écrite, ni quand Geoffroy, Lhéritier, Lassouche, Pellerin et la jolie Mlle Reynold l'ont répétée, car les comédiens ont été eux-mêmes, c'est-à-dire excellents, et M. Labiche a jeté dans cette esquisse fugitive quelque chose de son incomparable génie comique.

19. « *Palais-Royal: Reprise de Célimare le bien-aimé*⁷¹. » *Le National*, 7 juillet 1873.

[...] On a repris au Palais-Royal *Célimare le bien-aimé*, dans lequel Geoffroy est toujours admirable, et d'une fantaisie féroce. Certes on peut souffrir d'être trop aimé comme d'être trop riche; mais il est plus facile de jeter des louis d'or par

dessus le parapet d'un pont, que d'en trouver dans un porte-monnaie où il n'en a pas!

20. « *Gymnase: Brûlons Voltaire, comédie en un acte, de MM. Eugène Labiche et Louis Leroy*⁷² », *Le National*, 16 mars 1874.

Le Gymnase a donné aussi deux pièces en un acte; l'une: *Brûlons Voltaire!* est de Labiche et Louis Leroy. Quoi! ces deux noms à la fois? Alors il y a trop d'esprit dans la pièce! Il y en a follement, démesurément, il y en a trop en effet, et ce trop n'est pas trop, car en rien l'excès n'est un défaut. Quant à Voltaire, on ne le brûle pas, parce qu'il avait été brûlé déjà, en ce vieux château que le libéral Marchavant achète à une Baronne entêtée et aimable; mais pour avoir été brûlées une fois, les oeuvres de Voltaire ne s'en portent pas plus mal, ayant la vie dure. [...].

21. « *Palais-Royal: Les Samedis de Madame, comédie en trois actes, de MM. Eugène Labiche et Duru*⁷³. — *Débuts de M. Dieudonné* », *Le National*, 21 septembre 1874.

La dernière pièce de M. Labiche, qui se nomme *Les Samedis de Madame*, est une oeuvre extrêmement calme et semblable à ce qui se passe tous les jours, et c'est pourquoi elle donne très peu l'idée d'une comédie; car la comédie, oeuvre du démon, comme l'a dit Voltaire, est la révolte d'un esprit indigné contre la laideur et la sottise humaines. Au contraire, il n'y a pas ombre de révolte dans *Les Samedis de Madame*; aussi faut-il croire que M. Labiche est parfaitement heureux et trouve que tout est bien comme il est. Certes la vie moderne se prête admirablement à la satire, Balzac, Daumier et Gavarni l'ont prouvé; mais à la condition expresse que le satirique écartera les circonstances incolores et vulgaires, et, par l'intensité de la peinture, élèvera les individus à l'état de types, faute de quoi il n'aura représenté que des passants, et non des hommes, et encore moins l'homme!

Si Geoffroy, Gil Pérès, Lassouche peuvent se faire écouter de nous, c'est seulement parce qu'ils mettent en relief, par une exagération prodigieuse, notre fureur et notre démence; mais si une fois ils se montraient assez raisonnables pour que nous ne reconnaissons pas en eux notre propre folie, si en les voyant aller et venir dans le vide et en les entendant défiler leurs coq-à-l'âne, comme un collier de perles dont on a brisé le fil, nous avons le temps de nous demander: « Qu'est-ce que tout cela me fait? », avec quelle hâte nous nous enfuirions loin de ces personnages en délire qui cherchent midi à soixante-quinze mille heures, pour aller retrouver les cieux, les feuillages, la nature de Dieu, et les hommes et les femmes en chair et en os qui parlent naturellement!

Rien n'est plus semblable à une tragédie classique qu'une pièce du Palais-Royal. Dans l'un comme dans l'autre de ces poèmes, nous sommes enfermés dans un domicile sans issue, ici palais grec, là salon de convention dépourvu de fenêtres, où rien ne peut faire que nous apercevions un coin du ciel, un morceau de cet adorable azur sans lequel tous les êtres organisés seraient la proie du désespoir et voudraient mourir. Dans la bouffonnerie comme dans la tragédie, nous sommes en pleine abstraction; nous savons que nous n'y verrons jamais une feuille, ni une fleur, ni un brin d'herbe, pas plus que n'en voyaient Latude ou le Baron de Trenck dans leurs humides et sombres cachots⁷⁴. Nous, cependant, ô bonheur! nous pouvons nous évader de notre prison étouffante, et qu'est-ce donc qui pourrait

nous retenir dans le palais grec, sinon l'enivrante caresse des vers de Racine, et dans le salon sans fenêtres, si ce n'est la fantaisie furieuse et exaspérée des personnages de Labiche?

Mais si, au lieu des alexandrins harmonieux et superbes de Racine, on nous récite des vers mous et sans couleur; si Labiche prête à ses fantoches un dialogue réaliste et vulgaire comme ceux que sténographie Henri Monnier⁷⁵, alors, fiacres, diligences, bateaux, wagons, emportez-moi! Sans m'arrêter, sans retourner la tête, je m'enfuirai jusqu'où les glaciers reflètent la lumière irisée, jusqu'où les fleuves gémissent, jusqu'où les feuillages frémissent dans le vent, jusqu'où bondit tumultueusement la vaste mer aux flots sonores! Rien ne peut nous plaire, dit Edgar Poe, sans un certain caractère d'étrangeté; l'étrangeté manque absolument aux *Samedis de Madame*, et c'est pourquoi cette oeuvre rappelle les tragédies vagues du siècle dernier, dans lesquelles des personnages appartenant à une nationalité indéfinie, exprimaient des passions dépourvues de tout caractère spécial, dans des palais relevant d'une architecture non définie. Il n'y a pas si loin que l'on croit des Cornichet et des Baudruchard du vaudeville aux Arcas et aux Arbate⁷⁶ des vieux poèmes, et le poncif et le convenu atteignent le comédien aussi bien sous le twine café au lait ou sous la jaquette tête de nègre du gommeux, que sous le manteau de pourpre d'Agamemnon ou sous le manteau à franges d'or du faux Smerdis⁷⁷.

La belle Hermance est veuve d'un avocat à favoris, qu'elle trompait, principalement le samedi, avec le charmant Léon Jacotel, dans un entresol de la rue Taitbout. O rue Taitbout! tu as beau presser par un effort douloureux tes larges flancs de pierre, tu n'en pourras jamais faire sortir tous les entresols que le vaudeville et le roman, depuis Paul de Kock, ont réclamés de toi! Cependant, consentons encore à ce suprême entresol, car il faut laisser toute liberté au poète et lui permettre de faire rugir autant de lions qu'il en voudra dans sa forêt des Ardennes. Chez la jeune veuve se rencontrent Léon Jacotel, qui voudrait bien utiliser de nouveau son entresol, et le gandin Philidor, qui ne demanderait pas mieux que d'en louer un petit. Mais Hermance ne veut plus habiter que des étages légitimes, et Léon consent volontiers à lui donner son nom; s'il est avocat comme le premier mari, ce n'est pas à lui qu'on fera avaler les procès du moulin qui ne tourne pas, bâti sur une rivière qui ne coule pas, car, ayant inventé ce truc, il le connaît. Cependant, il faut le consentement de Savouret, père d'Hermance.

Ce vieillard frivole ne marche qu'escorté d'une petite bonne, qu'il nourrit d'oeufs durs, portant lui-même dans sa poche l'étui qui contient le sel, et qu'il sert fidèlement avec la tendresse d'un amour naissant et sénile. Habitant de Baume les Dames, en Franche Comté, un jour qu'il secouait la salade devant sa porte, pour en épargner la peine à Rose (pompon)⁷⁸, il a éclaboussé le visage d'un passant, qui était précisément Léon Jacotel, et celui-ci, tendant sa mince canne de jonc, n'a permis à Savouret de rentrer chez lui qu'en sautant par-dessus cette barrière improvisée. Aussi refuse-t-il son consentement avec exaltation, s'engageant, si jamais il le donne, à sauter une seconde fois par-dessus la canne, tandis que le jeune Philidor enlève la petite bonne aux oeufs durs, sous le prétexte de lui montrer les bêtes du Jardin des Plantes. Vêtu d'une souquenille vermillon pur, le visage d'un rouge vif et les cheveux cinabre, le domestique Hochait, représenté par Hyacinthe, égaie seul ce premier acte par une superbe note écarlate, éclatante comme le cri de la trompette.

Au second acte, Hermance et Jacotel ont fait à Savouret des sommations respectueuses, et ils sont mariés. Comme l'avocat défunt, Léon a laissé pousser ses favoris, il est insupportable; il déjeune avec sa femme en robe de chambre de dentiste et en savates, et tout comme le premier mari, il se montre récalcitrant au piano et à la romance: *Oiseaux légers*⁷⁹. Comme le premier mari et à la même place, il a un rhumatisme que lui frictionne le même domestique Hochait, et Philidor, qui a congédié Rose avec une pendule en zinc, essaie de venir conter à l'époux d'Hermance l'histoire du moulin qui ne tourne pas. Jacotel dort, Jacotel ronfle, et de plus il reçoit dans son cabinet des clientes qui s'évanouissent; les choses ne peuvent durer ainsi, on se sépare, et Savouret, qui a retrouvé sa bonne, emmène chez lui sa bonne et sa fille. Mais à peine débarrassé de sa souquenille de mari, Jacotel redevient l'Amadis qu'il fut naguères; au feu les savates, les favoris, les robes de chambre! De nouveau il sait tout ce qu'il ne savait plus, l'adresse du bon tailleur, et celle de Mme Prévost, et l'art de parler d'amour spirituellement et en bons termes, si bien qu'Hermance, fascinée par le regard circulaire de ce preneur d'alouettes, se laisse entraîner de nouveau dans le nid de la rue Taitbout, où Savouret, se croyant sur la piste d'une intrigue coupable, surprend le jeune couple en amourette légitime. Aussi doit-il pardonner, quitte à sauter une fois de plus par-dessus la canne. Comme on le voit, la morale de la pièce, c'est que les maris seraient de bien meilleurs maris s'ils n'étaient pas mariés, conclusion qui rappelle la fameuse phrase de Monnier: « Si Napoléon s'était contenté de son simple grade de capitaine d'artillerie, il serait encore aujourd'hui sur le trône! »

L'excellent et impeccable Geoffroy est un peu embarrassé de représenter un père un peu excessif, auquel cependant il a donné le coup de pouce du génie. Jacotel est joué par le charmant comédien Dieudonné, qui nous arrive de Russie, ô surprise! avec des cravates en mirliton et des redingotes surnaturelles, lui qui fut et qui sera demain un modèle d'élégance parisienne! Il est distingué, spirituel, entraînant; mais quel déguisement étrange! Faites tous vos vers à Paris, a dit Voltaire⁸⁰, et il a eu raison; mais ce ne sont pas seulement les vers, ce sont les bottes, les habits, les cravates, les chapeaux et les vaudeville qui doivent être faits à Paris; que M. Labiche se défie de la Sologne! — Charles Numa, lui, est parisien jusqu'au bout des ongles et très amusant; Mlles Alice Regnault et E. Lemer cier sont gracieuses et de bonne humeur, et le rougissant Hyacinthe ressemble à un ciel embrasé par les feux pourprés d'un splendide coucher de soleil.

22. « [...] Variétés: *Les Trente Millions de Gladiator*, vaudeville en quatre actes, de MM. Labiche et Gille⁸¹ », *Le National*, 25 janvier 1875.

Aux Variétés, on a ri, on a été désarmé, ce n'est pas assez dire, on a été vaincu, chargé de liens, traîné aux pieds de Labiche, par *Les Trente Millions de Gladiator*. Labiche a le secret de ces courses au clocher et au chapeau de paille d'Italie, où le Bon Sens et La Folie, montés sur des chevaux furieux, se cassent le cou en sautant par-dessus des pyramides et des cathédrales.

L'Américain Gladiator, poursuivant sur un hippogriffe de la force de trente millions une cocotte qui habille son domestique en marquis, et qui est adorée d'un garçon épicier, lequel finit par épouser la fille d'un dentiste, le Jardin des Plantes, le fond du théâtre du Châtelet, la molaire du domestique extirpée par le dentiste, qui n'éprouve aucune douleur, Baron, Christian, Dupuis, Berthelier, Léonce, Aline Duval

et Céline Montaland, belle et superbe, emportés dans cet ouragan de démente, tout cela éclate, fulmine et tourbillonne dans notre esprit comme un soleil d'artifice, et loin que nous reprochions à Labiche d'avoir cousu un nouveau chapeau de paille, nous voudrions pour notre joie qu'il ouvrit un magasins de ces chapeaux, et une fabrique!

23. « [...] *Palais-Royal: Le plus heureux des trois, comédie en trois actes, de MM. Labiche et Gondinet, reprise*⁸². — *Un mouton à l'entresol, vaudeville en un acte, de MM. Labiche et Albéric Second*⁸³ », *Le National*, 3 mai 1875.

Le théâtre du Palais-Royal a joué de trop bonne heure, pour les habitudes parisiennes, *le Mouton à l'entresol* de MM. Labiche et Albéric Second; cependant les spectateurs arrivés au milieu de cette désopilante pochade, où l'auteur unique se double d'un savant agronome, ont ri à se tordre et avec des soubresauts de gaieté. Juge un peu, dirait le Marseillais, s'ils avaient su de quoi il s'agissait! Le même soir, a reparu avec son succès habituel l'excellente comédie: *Le plus heureux des trois*, qui nous console de tant de lieux communs et de niaiseries sentimentales, car on y voit, rare bonne fortune, un *sganarelle* qui n'est pas sublime!

24. « *Palais-Royal: Le Roi Candaule, La Sensitive*⁸⁴. Reprises » *Le National*, 23 août 1875.

Disons, pour finir, qu'on a repris au Palais-Royal *Le Roi Candaule* et *La Sensitive*, deux bouffonneries justement célèbres. Geoffroy, Lhéritier, Hyacinthe, Numa, Lassouche, Mlle Lemercier ont été dignes de ces chefs-d'oeuvres: on ne saurait rien dire de plus sans tomber dans l'exagération.

25. « [...] *Variétés: La Guigne, vaudeville en trois actes, de MM. Labiche, Leterrier et Vanloo*⁸⁵. — *Début de M. Coquelin, cadet* », *Le National*, 30 août 1875.

[Dans le passage qui précède celui-ci, Banville fait allusion à Mlle Pauline Granger dans *Les deux Ménages*: « cette excellente actrice a tout pour elle..., excepté sans doute ce petit morceau de corde de pendu qui fait qu'on devient sociétaire » de la Comédie-Française. Ensuite, il enchaîne:]

Coquelin cadet, lui (comme on a dit jadis Baptiste cadet!) avait dans sa poche un long et bon morceau de cette corde précieuse; mais en vrai jeune homme qui ne doute de rien et qui a envie de faire son tour de Paris, il a bravement jeté son talisman par-dessus les moulins démolis de Montmartre, et il s'en est allé à la conquête du théâtre où brillèrent les Potier et les Tiercelin, où Brunet fut Jocrisse, où un acteur nommé Duval jouait le rôle de Duval, où Vernet courtisait Flore, où Odry fustigeait le vent de son nez échevelé, et où Mme Gibou et Mme Pochet composaient leur thé, compliqué comme un numéro de la *Revue des Deux Mondes*. Il s'en est allé, seul comme Roland, prendre d'assaut ce théâtre des Variétés, où tant de fois le géant Dupuis a épousé Mlle Chaumont, comme un cèdre qui épouserait une violette, et où représentant la grecque Hélène, à la façon de Barbari, son ami, Mlle Schneider, avec le geste du gavroche parisien, a crié au vieil Homère: « On ne me la fait pas! »

L'entreprise tentée par Coquelin cadet avec la bienveillante complicité de M. Labiche, n'était pas facile, car il ne voulait rien moins que ceci: ressusciter les

temps mythologiques ou un Arnal, vêtu comme tout le monde, sans nez de carton, sans queue rouge et sans front à tiroirs, faisait rire les honnêtes gens, rien que par la force de sa délicate ironie et de son génie comique! Pareil à un dompteur qui entre sans armure dans la cage des lions, il s'est montré correctement vêtu en jeune gentleman et, comme dit Molière, *parlant Vaugelas*⁸⁶ au milieu des excellents farceurs qui ont tous un tic, un *truc*, une surprise de costume, un moyen personnel de décrocher la timbale, et pleins de respect cependant pour leur auteur, font comme ces voyageurs en Espagne qui, sans se défier de l'aubergiste leur hôte, ont soin d'apporter avec eux, à tout événement, le jambon qu'ils prétendent manger et le vin qu'ils veulent boire.

Les excellents artistes des Variétés ne doutent pas que M. Labiche, quoique devenu un capitaliste comme Rothschild et un agriculteur comme le marquis de Carabas, ne soit resté le maître du rire et des joyeuses inventions comiques; cependant ils ont soin de prendre leurs précautions, et tout en comptant sur la pièce, de faire comme s'ils n'y comptaient pas! Léonce, fagoté en garçon de café romantique et mélomane, amoureux du piano et de Lodoïska, avec une tignasse d'or et un menton bleu de ciel, a inventé de parler une phrase de chant: *Ohé! Ohé! voil' la vie! Ohé! Ohé! tout est là!* de façon à faire rire des tigres; Berthelier, en invalide à la tête de bois, s'est donné un petit rire de crécelle qui eût étonné Hoffmann; Pradeau dit des lieux communs avec l'éloquence grandiloque d'un Prudhomme politique; Baron se présente avec un ramenage⁸⁷ surnaturel, un chapeau liqueur en soie haut comme la tour Saint Jacques et une redingote coeur à un seul bouton; Daniel Bac, en maître d'armes, rédigeant le procès verbal par ce seul mot: *Fouinards!* a une chevelure mi-partie composée d'un seul poil, un dos qui fait des ondulations de torpille et une redingote dont Gavarni eût dit: *Revenue d'ailleurs!*

Quant aux spirituelles actrices des Variétés, dans les moments difficiles elles font comme la Malaga de Balzac⁸⁸, qui au passage où le drame se corse, par une contraction hardie, trouvait le moyen de déranger le haut de son corsage et de laisser voir... toute sa douleur! Au milieu de ces insensés et de ces anges qui ont le diable au corps, Coquelin cadet, brave comme le petit Aymerillot, a pris Narbonne à lui tout seul, et pour seul *truc*, armé de la diction qui lui servait à jouer Scapin et Jodelet, a raconté, de façon à les rendre aussi drôles que cela était possible, les amours, les aventures et les mésaventures de Gédéon Fraisier, flâneur français.

Guigne est, à ce qu'il paraît, un mot de l'argot récent, qui veut dire déveine ou malle-chance [sic], et Gédéon Fraisier est attaqué de la guigne... ou femme du guignon. S'il était directeur de théâtre et jouait *Le Tour du monde en 80 jours*⁸⁹, cette pièce de Verne ne ferait pas d'argent, et si par l'ordre exprès d'Hermione il allait tuer Pyrrus, Hermione au retour ne manquerait pas de lui demander pourquoi il l'a tué... et à *quel titre!*⁹⁰ Dans un cabaret où il n'a déjà cassé que trop de glaces, il a la mauvaise idée, un jour de mi-carême, de griser de champagne une ingénue en quête de son papa, et cette ingénue se trouve être justement Aménaïde Robinet, fille du notaire, que Gédéon doit épouser, sous peine de ne pas toucher le million que lui a légué son oncle Moutardier.

Les duels mexicains de Gédéon et du notaire, ses efforts pour s'affranchir de Lodoïska, pianiste qui a attaché ses vrilles autour de lui comme une vigne; cette même Lodoïska, confondue avec la femme du notaire dans un audacieux quiproquo, et finalement retrouvant son ciel dans le menton bleu de Léonce, tandis que

Gédéon fait comme Tancrède, tout cela a fourni à Coquelin un thème qu'il a pu égayer, mais en se battant les flancs; car il faut bien l'avouer, si *La Guigne* est encore du Labiche, elle a encore je ne sais quelle vague saveur de province. L'auteur comique doit ignorer que la province existe et ne jamais voyager plus loin qu'Asnières, car en face des arbres, des ruisseaux, des blés jaunissants, qui peut croire encore à l'existence d'Hyacinthe et de Gil Pérès? Mlle Berthe Legrand a joué avec beaucoup de verve et de fantaisie; quant à la Comédie-Française et à Coquelin cadet, maintenant qu'en pleurant un peu, ils se sont prouvé à grand'peine qu'ils pourraient à la rigueur se passer l'un de l'autre, je pense que leur dépit amoureux doit se terminer par la scène bien connue que nous applaudissions encore l'autre soir⁹¹:

JEANNE Samary

Vous êtes fous tous deux. ça, la main l'un et l'autre.

(*A Coquelin cadet*)

Allons, vous.

COQUELIN CADET, *en donnant la main à Jeanne Savary*

A quoi bon, ma main?

JEANNE Samary, *à la Comédie*

Ah ça! la vôtre.

LA COMEDIE, *en donnant aussi sa main*

De quoi sert tout cela?

JEANNE Samary

Mon Dieu! vite avancez,

Vous vous aimez tous deux plus que vous ne pensez!

Signé Molière bien entendu, et pour copie conforme,

Théodore de Banville.

26. « *Palais-Royal: Le Prix Martin, comédie en trois actes, de MM. Emile Augier et Eugène Labiche*⁹² », *Le National*, 14 février 1876.

Dans *La Princesse Georges* de M. Alexandre Dumas fils⁹³, à la seconde scène du deuxième acte, on remarque le charmant dialogue que voici, entre La Baronne, Le Baron, son mari, et M. de Cervières son amant.

La Baronne

C'est cela. A demain, alors?

Le Baron

A demain. (*Revenant.*) Ah! non, demain c'est jeudi, je chasse chez les Champelos, et je pars de très bonne heure.

La Baronne

Après demain, alors. Enfin, à un de ces jours.

Cervièrès, au Baron

Je m'en vais avec vous, attendez-moi.

La Baronne, *bas à Cervières, sans être entendue du Baron*
Vous vous en allez aussi?

Cervières

Il m'a demandé de l'accompagner.

La Baronne

Ah! très bien. Quand vous verrai-je?

Cervières

Demain. (*même jeu que le Baron.*) Oh! non demain, je vais à la chasse avec lui. C'était convenu, vous savez?

La Baronne

Parfaitement. A après demain, alors. Enfin, à un de ces jours.

Cervières

Nous reviendrons vendredi dans la journée. (*Il lui baise la main.*)

La Baronne

Merci. (*A part.*) *Ils aiment mieux être ensemble!*

De cette jolie scène épisodique, de ce mot délicieux: *Ils aiment mieux être ensemble!* est sortie toute la comédie de MM. Augier et Labiche intitulée: *Le Prix Martin*. Il est très vrai que dans certains ménages à trois, grâce à la lâcheté des habitudes et au hasard des sympathies, il arrive que l'amant et le mari en viennent à s'adorer et à ne plus aimer du tout la femme qui leur a servi de trait d'union; mais en constatant cette observation ironique dans une rapide scène de vingt lignes, M. Dumas avait été mieux inspiré que ne l'ont été MM. Augier et Labiche, lorsqu'ils en ont fait le thème d'une pièce en trois actes. En effet, si réelle que soit et que puisse être cette affection saugrenue de l'amant pour le mari, elle procède d'une telle perversion de sentiments et d'idées, qu'il n'est pas légitime d'arrêter complaisamment notre esprit sur une pareille difformité morale. Car il ne suffit pas d'être vrai, même le veau à deux têtes et le mouton à cinq pattes; mais il faut encore que le vrai ne contrarie pas trop l'idée que nous nous faisons du beau et du juste.

Fernand Martin et son ami Agénor Montgommier sont deux joueurs de bésigue qui aiment à jouer ensemble; au lever du rideau on les voit assis à la table de jeu, et on les y voit encore lorsque la pièce se termine, bien que dans l'intervalle Agénor ait *minotaurisé* Fernand et le lui ait avoué sans détour. Il est vrai que ledit Agénor avait pour Fernand un culte idolâtre, et ne supportait qu'avec impatience l'amour volcanique de Mme Loïsa Martin; il se fût même depuis longtemps débarrassé de cette maîtresse impérieuse, si Loïsa ne l'eût à chaque instant menacé d'avaloir un poison subtil qu'elle a caché dans le chaton d'une bague. Nul poète n'aurait eu le courage de séparer Fernand et Agénor; il s'agit donc d'éliminer Loïsa, et de la supprimer d'une maison où sans elle régnerait le calme et le bésigue ininterrompu. Le salut arrive sous la figure d'un cousin au visage de bronze et aux cheveux bleus, Hernandez Martin, époux d'une reine sauvage, qui vient des plus truculentes Amériques et qui, à défaut de tatouage et de plumes, s'orne de tous les paletots

blancs, de tous les gilets de velours, de toutes les cravates ponceau, de toutes les bagues de turquoise et de toutes les chaînes à breloque au moyen desquels le chef indien en rupture de forêt vierge remplace, comme il peut, sa parure natale.

Hernandez persuade à Fernand Martin que, pour venger son honneur, il doit jeter Agénor dans un précipice; en effet, Fernand emmène tout son monde, et comme Petit Jean était venu d'Amiens pour être suisse, il s'en va en Suisse pour être assassin; mais est-il besoin de dire que Nisus ne peut se décider à sacrifier Euryale⁹⁴? Au contraire, Hernandez s'étant laissé à son tour incendier par les yeux de braise de Loïsa, Fernand le *condamne* à emporter sous les latitudes équatoriales cette femme gênante, qui d'ailleurs consent avec joie à suivre son Pâris en bronze florentin, et l'éternelle partie de bésigue recommence de plus belle. Déjà il avait *condamné* son ami Agénor Montgommier à fonder à l'Académie le *prix Martin*, devant être décerné à l'auteur du meilleur mémoire sur l'inconvénient qu'il y a à costumer son meilleur ami comme le Bacchus indien. Il est impossible de ne pas voir là une amusante raillerie contre toutes les condamnations plus ou moins platoniques inventées par le drame bourgeois, et notamment contre le Dumont du *Supplice d'une femme*⁹⁵, qui, voulant tirer de son substitut une vengeance mémorable, fait comparaître Alvarès et le condamne... à l'ingratitude!

Il y a dans *Le Prix Martin* de l'imagination, de la fantaisie, de la verve et de l'esprit à revendre, et cependant on y rit sans se tordre, et si les auteurs n'avaient trouvé à chaque instant des surprises vertigineuses et de prodigieux réveils, la pièce eût risqué d'être funèbre, car rien n'est triste comme l'insanité régie par le bon sens et comme la folie furieuse en coupe réglée. Et que peuvent faire même les excellents comiques du Palais-Royal, quand pendant quatre heures on les force à marcher sur la tête, à vivre dans une région chimérique où manque l'air respirable, et à soutenir que le noir est blanc et que le blanc est noir? Ah! qu'on a été injuste envers Gil Pérès! Sur son front grimpe et gravit en spirales une chevelure folle, prétentieuse, absurde, charmante, mêlant en elle l'ébouriffement et le *ramenage*, ordonnée en majestueuses architectures, plantée comme le labyrinthe du Jardin des Plantes, visiblement teinte, et rappelant à la fois la tignasse d'un Indien Ioway et la crinière d'un beau du premier empire: Eh bien! on a dit à Gil Pérès, par reproche, que cette perruque n'est pas naturelle.

Ah! comme dit le lion de La Fontaine: *Si mes confrères savaient peindre*⁹⁶, si Gil Pérès avait la parole, comme il en aurait vite fini avec cette monstrueuse accusation! « Pas naturelle! s'écrierait-il; alors vous pensez que tout ce que nous faisons ici est naturel! vous voulez que je sois un gentilhomme correct lorsque je dis à mon ami que j'ai en effet... courtisé sa femme, mais que cela m'a fait plus de peine qu'à lui! Vous demandez que je fasse flotter sur mes épaules la chevelure de Roméo; je le veux bien, convenons-en; mais alors faites-moi dire la scène du balcon, et parlons de l'alouette! » Pour moi, si je critiquais la perruque de Gil Pérès, je lui trouverais peut-être le défaut de n'être pas assez étrange, mais il faut savoir se borner. Et lui, le comédien, comme il sait bien dire avec une emphase épique: « J'étais jeune, j'étais beau, j'appartenais à l'état major! »

Geoffroy, lui, a ce don prodigieux qu'en passant par sa bouche, les bouffonneries les plus exaspérées deviennent vraisemblables, car l'étonnante justesse de sa diction donne à la farce le ton de la comédie, et change tout en or pur! Brasseur est le plus réussi des sauvages, caressant, taquin et féroce, et les gilets de velours et

les chaînes d'or poussent naturellement sur sa poitrine, comme le lierre sur les vieux murs et les violettes dans les bois. L'ahurissement de Lassouche fait toujours plaisir, et Mme Magmer représente avec beaucoup de grâce et de tact l'inconsciente Loïsa Martin. Ces rôles-là ne sont bien joués qu'au Palais-Royal; car là, des actrices souvent excellentes n'ont pas, comme ailleurs, l'exorbitante prétention de n'avoir jamais rencontré... ces femmes-là, et de ne pas savoir en quoi elles sont faites! Numa fils et la très jolie Mlle Lemercier incarnent le plus gentiment du monde un couple de petits mariés, qui mangent les pommes d'Eve par paniers et par charretées, et qui visitent les glaciers de la Suisse dans des chambres d'hôtel bien closes. Ceci est assurément la sagesse, mais tout le monde n'a pas le moyen d'être sage.

27. « *Opéra-Comique: Le Voyage en Chine* »⁹⁷. *Le National*, 10 janvier 1876.

De son côté, l'Opéra-Comique nous a conviés à recommencer *Le Voyage en Chine*, et les excursionnistes ne se sont pas fait prier. *Le Voyage en Chine* passe pour être le plus amusant des opéras-comiques, et il pourrait aussi être considéré comme une ironie contre le genre appelé: opéra-comique, car les auteurs ont pensé que moins ils laisseraient de place au musicien et plus leur pièce serait réjouissante. Le compositeur s'est spirituellement vengé de ses librettistes en écrivant sur leurs versiculets une musique gaie, vive, alerte, heureuse, facilement écoutée, et à laquelle on ne trouve qu'un défaut, celui de ne pas durer assez longtemps. MM. Labiche et Delacour, en livrant des cadres si petits à M. François Bazin, ne l'ont pas embarrassé plus qu'ils n'auraient embarrassé Meissonnier en l'invitant à peindre sur de petits toiles.

Le bon Grétry⁹⁸ (Musset le rappelle) disait avec gaieté: « J'aime mieux un peu de musique que rien »; le public se montre si enchanté du *Voyage en Chine*, qu'il a presque l'air de dire: « J'aime mieux un peu de musique que... beaucoup! » Ismaël excellent comme à son ordinaire, Lhérie, Ponchard, Nathan, et Mlle Zina Dalti, dont la voix charmante dans sa ténuité, et guidée par un excellent style, semble se faire petite pour flatter la manie des auteurs, ont su garder à la pièce toute sa verve et toute son originalité; et cependant, on le sait, rien n'est plus difficile que d'être comique... à l'Opéra-Comique!

28. « *Variétés: Le Roi dort, vaudeville féerique en trois actes et huit tableaux, de MM. Labiche et Delacour, musique nouvelle de M. Marius Boullart*⁹⁹ », *Le National*, 3 avril 1876.

Nous n'offenserons personne en disant que l'auteur de *La Grammaire* est le plus spirituel de nos auteurs comiques. Dans une préface célèbre, M. Alexandre Dumas fils a égalé M. Labiche à Plaute, et personne n'a eu l'idée de protester contre ce jugement, qui devance seulement celui de la postérité. M. Labiche a, en effet, comme le poète latin, l'observation, le trait, la science des caractères, l'art de montrer dans sa crudité la vérité nue, et d'étaler devant nous les âmes humaines frissonnantes et dépouillées de leurs voiles d'emprunt. Si tous ceux que ses inventions ont divertis lui apportaient la plus mince obole, il serait plus riche que tous les rois de la juiverie moderne, et pourrait, comme les rajahs de l'Inde, se vêtir de rubis et de perles. Il est si bien le maître de la bouffonnerie et de la farce désopilante, que nul de nous n'a le droit de rire si M. Labiche n'a d'abord décrété que nous rirons. Il entrera certainement à l'Académie, un de ces jours¹⁰⁰, tenant

fièrement à la main sa marotte d'or, autour de laquelle chantent follement de rieuses clochettes. Or, comme nous ne possédons que ce seul Plaute, sans en avoir un de rechange, il est naturel que nous y tenions, et nous avons failli le perdre¹⁰¹. Nous l'avons échappé belle, et nous sommes à peine remis d'une alarme aussi chaude.

Heureusement nous en avons été quittes pour la peur; mais il y avait de quoi s'épouvanter. On annonçait UNE FEERIE de M. Labiche! Ce sceptique, heureusement incurable, allait faire ménage avec Obéron, avec Titania, avec les génies de la terre et des fleurs, avec les sylphes envolés dans les brises parfumées du printemps! N'était-ce pas à croire que l'auteur de *La Sensitive* était infecté du virus poétique, le pire de tous, que les petites dents de la Muse *avaient découpé sur sa chair des points de dentelle*, et qu'il allait exploiter à son tour ce vieux fonds de roses, de diamants et d'étoiles, toujours le même, comme dit Henri Heine, avec lequel les rimeurs de profession en sont réduits à composer leurs chefs-d'oeuvre¹⁰². Mais enfin *Le Roi dort* a été joué, nous avons vu et entendu ce « vaudeville féérique » et nous voilà rassuré pleinement. « Enfin nous avons fait faillite! » disait un illustre prospectus de marchand d'habits, et nous dirons à peu près dans le même style: Grâce aux dieux, M. Labiche a fait une pièce tout à fait raisonnable et qui n'a rien du tout de féérique. Il n'a pas chevauché la Chimère aux yeux d'émeraude et il n'a pas été emporté par elle au fond des gouffres d'azur de l'Idéal. Que serait-il arrivé pourtant si nos craintes s'étaient réalisées et si M. Labiche avait été entraîné au sabbat d'Apollon, où les Muses dansent d'un pied bondissant autour de la fontaine violette?

Il aurait certainement apporté son mal contagieux au théâtre du Palais-Royal, et alors tout était perdu; la bonhomie rabelaisienne de Geoffroy, les discours de Gil Pérès, qui courent sur une chanterelle invisible, la touchante confiance de L'héritier, minotaurisé par toutes les Hélènes de comédie qu'il épouse tour à tour, le nez d'Hyacinthe impassible sous la menace des ruines croulantes, l'ahurissement de Lassouche, toujours ébloui comme s'il venait de passer trois mois sans les feux d'un soleil d'artifice, tout cela était perdu sans retour. Car Horace l'a dit avec raison: « Si tu veux que je pleure, il faut d'abord que tu commences par pleurer toi-même »¹⁰³, et, en raison du même principe, si tu veux faire parler comme il convient ces admirables bourgeois de tes comédies, avec leur emphase banale, leur triomphante niaiserie, leur égoïsme naïf et leurs confiantes amours, toi-même ne te laisse pas empoigner par le surnaturel¹⁰⁴ et ne t'habitue pas à écouter le chant des choses muettes! Car une fois qu'elles l'ont conquis, la féerie et la poésie ne lâchent pas leur homme; possédé par un instinct qui devance la science, il sent qu'il n'est pas le seul sur la terre; il voit les arbres, les eaux, les antres sauvages peuplés de formes féminines, il s'habitue à lire dans les yeux pensifs des étoiles, et il se laisse enchaîner par Viviane, au milieu des fleurs, dans les cavernes de cristal de la forêt de Brocéliande. Alors que pourrait-il pour Geoffroy et pour Gil Pérès, lui que les Génies traînent par les cheveux à travers les cieux embrasés et dans le blanc ruissellement des étoiles?

Craintes superflues! *Le Roi dort* est un vaudeville tout à fait sage, qui pourrait être joué dans les collèges à la distribution des prix, et dans lequel on ne voit rien que du carton, des décors éraillés jusqu'au désespoir, des fleurs artificielles, des princesses couronnées de feuilles vertes comme un panier de cerises, des rois en costume de gala du premier empire ou vêtus en hussards, et où on n'entend jamais

le mot magique et divin qui pourrait animer toute cette friperie. Le prologue nous montre le palais des Songes, très semblable à un bosquet de ces guinguettes foraines qui se nomment *Le Salon de Flore* ou *Le Bal d'Idalie*; quant au roi des Songes, il apparaît sous les traits d'un vieux bourgeois en robe de chambre d'or, enseveli dans un vaste faux-col et cachant son crâne nu sous un prétentieux ramenage. Autour de lui, représentant, hélas! les Songes, ces vols mystérieux de notre pensée à travers les mondes inconnus, s'agitent des demoiselles d'une beauté irrégulière, empaquetées dans des maillots qui commettent et soulignent les plus minutieuses, les plus regrettables et les plus inutiles indiscretions.

Tout ce monde-là s'applique à chanter des vers modestement rimés, à tenir des discours dépourvus d'imprévu et d'étrangeté, et y réussit avec un bonheur si continu que c'est à en pleurer. En faisant l'appel de son pensionnat, le Roi constate l'absence de Rêve d'Amour, jeune songe féminin qui bravement a découché, pour fuir le souper réglementaire et le dortoir insipide. La fugitive revient pourtant, mais trop tard; accueillie de vils reproches, elle s'impatiente et applique une gifle retentissante sur la royale joue de son maître. Jugée séance tenante, chargée par le témoignage d'un sourd et d'un idiot et défendue par un avocat de Caudebec, Rêve d'Amour est condamnée à s'en aller en exil sur la terre, et elle s'en frotte les mains avec une joie mal dissimulée. La seule pensée de quitter cette pétaudière la rend heureuse: on le serait à moins! Cachée sous les habits d'une paysanne, elle devra se faire épouser par le prince Alzéador, et une fois qu'il sera son mari, obtenir qu'il lui donne un soufflet. Gifle pour gifle; c'est à cette condition seulement que Rêve d'Amour pourra de nouveau se parer de sa robe de crêpe rose et de ses petites ailes de carton, et reprendre sa place au réfectoire et au dortoir du palais des Songes. En vérité le jeu n'en vaut pas la chandelle!

Et maintenant, qu'on me permette d'abrégé, car, par les raisins noirs de Thalia! cet honnête vaudeville ne mérite pas d'être raconté plus longuement qu'on ne pourrait le faire en descendant en traîneau le penchant escarpé d'une montagne russe. Plus heureux que la comédie dont il est le héros, le prince Alzéador a dans son estomac deux oiseaux chanteurs; il en a perdu le sommeil, mais il a la consolation d'être involontairement lyrique. Ces oiseaux, le prince les avait tués, cuits et mangés; mais ils étaient enchantés, à ce qu'il paraît (il faut bien que quelqu'un le soit!), et, pareils à de véritables poètes, ils chantent d'autant mieux qu'ils sont dans une situation plus désespérée et ridicule. Ne pouvant dormir, le prince chasse ses ministres, racole pour les remplacer des citoyens inoffensifs, porte sur sa tête des tables d'escamoteur et en fin de compte tourne la roue d'un moulin en compagnie de ses ministres et d'un âne. C'est dans cette dernière occupation que le surprennent le roi Flic Flac et sa fiancée la princesse Romboïde, que le prince Alzéador fait courtiser par procuration, en chargeant de ce soin le flatteur Bec de miel, engagé au mois pour farder la vérité..

Cependant paraît l'exilée Rêve d'Amour, travestie, comme Kettly, en Suisse, avec un corsage lacé, (mais où sont les neiges d'antan?) et armée, à ce que dit le livret, d'une séduction irrésistible. Ce pouvoir, elle l'emploie à endormir le prince au bord d'une fontaine, dont la façade est ornée de deux femmes pendues à des tringles et tenant dans leurs mains des pavots en papier, puis à se faire épouser par le même Alzéador. Quant à la gifle attendue, le prince, en s'éveillant, la donne par méprise à la princesse Romboïde, et, comme il n'aime pas à se répéter, il se refuse obstinément à en offrir à Rêve d'Amour un second exemplaire.

Définitivement exilée du palais des Songes, la pauvre déclassée, réduite à la profession de reine, ne retournera pas dans cet éden de maillots indiscrets, et elle restera sur la terre du champagne et des écrevisses.

J'ai négligé un épisode, le double rêve du duel, qu'on voit à travers une gaze et qui ne perdra rien à être servi à part. De tout petits témoins, en redingotes boutonnées, placent les combattants, tandis qu'un tout petit médecin en perruque blanche prépare de la charpie. Les épées s'engagent, mais aussitôt paraît un gendarme géant qui met en fuite les petits combattants et emporte sous son bras le petit médecin. Aussitôt le duel recommence, cette fois, au pistolet, dans le duché du Luxembourg. Les adversaires se tuent respectivement, on les emporte sur une civière, que le docteur salue d'un air détaché et que le gendarme suit en essuyant un pleur, et c'est ainsi que se termine cet intermède comique.

Le Roi dort, qui a pris le titre de vaudeville féerique et non celui d'opérette, chante cependant ses couplets sur une musique nouvelle, et, en d'autres termes, c'est une comédie qui a avalé un rossignol. M. Marius Boullart a écrit une partition vive, légère, rapide, sans prétention aucune, mais pleine de verve et d'esprit, et qui emporte allègrement les couplets dans le tourbillon de son vol de flamme. On ne pouvait résoudre mieux le problème d'expliquer par la symphonie des prodiges peu surnaturels, de faire triompher des rois à la façon de Barbari, et d'inventer des chansons pour des acteurs qui ne chantent pas. Dans ce genre, les couplets de Bec de Miel repris en trio: *Je ne suis plus bon à rien* sont un véritable chef-d'oeuvre, car leur mélodie se dessine avec une netteté parfaite, et cependant Léonce les soupire d'une voix plus faible que celle d'un cavalier murmurant à l'oreille d'une femme: « Je vous aime » en présence de son mari. Le finale du premier acte, le joli motif: *Le Roi dort*, les couplets charmants chantés par Mlle Berthe Legrand ne manquent ni de hardiesse ni d'élégance, et M. Marius Boullart est en somme le grand magicien de ce vaudeville féerique, dont la modeste dépense laisse intacte pour le Palais-Royal la fabuleuse richesse des auteurs de *La Sensitive*.

La très intéressante troupe des Variétés mériterait une étude spéciale, car, habitués, à tort ou à raison, à ne pas se fier, sauf des exceptions brillantes, aux auteurs qui travaillent pour eux, les comédiens qui la composent ont tous pris le parti de s'en tenir à leurs propres ressources et de ne compter que sur eux-mêmes. Si le chef d'oeuvre vient, tant mieux; mais s'il ne vient pas, chacun de ces acteurs ingénieux et subtils a pour plaire au public des moyens qui lui sont tout personnels. M. Dupuis a créé un personnage que, du temps de Molière, on aurait appelé Dupuis dans toutes les comédies, à la fois naïf et rusé, dandy et un peu niais, libertin et bon enfant, qu'on aime toujours à revoir comme une vieille connaissance. Ayant peu de caractères à étudier, M. Berthelier s'occupe surtout de la plastique, et il y fait de curieuses trouvailles. A l'Opéra-Comique, dans *La Servante Maîtresse*, où il jouait le rôle muet, il s'était fabriqué des moustaches mécaniques dont les pointes se levaient ou se baissaient, selon que le mime devait sembler en proie à la joie, à l'étonnement ou à l'épouvante.

M. Léonce charme et attire par son immense tristesse; on songe au malheur incurable qu'il a dû subir, et on se demande s'il n'y aurait aucun moyen de le consoler. M. Baron se plaît à cacher sa chevelure sous des crânes polis comme les rochers de la mer, à porter des costumes bourgeois tellement surannés que l'histoire ne se les rappelle pas, et à faire vivre devant nous des vieillards âgés de

plusieurs siècles. M. Pradeau, par une fine ironie que ses auteurs ne comprennent pas toujours, représente avec justesse et réalité des êtres chimériques. M. Hamburger, au contraire, échappe à toute réalité et s'est fait un idéal de fantoche auquel il parvient à ressembler. Mlle Berthe Legrand a employé le meilleur de sa vie à imiter Mme Céline Chaumont, et ses yeux malicieux, son sourire provoquant ont l'air de dire comme Ruy Blas: « Je suis déguisée quand je suis autrement¹⁰⁵! » Enfin, Mme Aline Duval s'est si bien incarnée dans le personnage d'Atala des *Saltimbanques*¹⁰⁶, après Flore! qu'elle en garde quelque chose dans tous les rôles qu'elle joue, et lorsqu'elle récite certains morceaux de pRose indigeste et rocailleuse, l'illusion devient complète, car alors il semble qu'elle ait dû être, en effet, habituée à avaler des cailloux et des lapins crus.

29. « [...] *Palais-Royal: Célimare le bien aimé, comédie-vaudeville en trois actes, de MM. Labiche et Delacour, reprise, Le National, 7 août 1876.*

On a repris au Palais-Royal *Célimare le bien aimé*, ce chef d'oeuvre, joué avec génie par Geoffroy, Lhéritier et Hyacinthe. On songe avec effroi à ceci, que le plus jeune de ces grands comédiens a passé la soixantaine, et qu'on ne les remplacera pas plus que Talma, Firmin et Mlle Mars.

³⁰. « [...] *Palais-Royal: La Clé, comédie en quatre actes, de MM. E. Labiche et A. Duru*¹⁰⁷, *Le National, 8 janvier 1877.*

La Clé est le titre énigmatique d'une grande comédie en quatre actes de MM. Labiche et Duru, qui vient d'être représentée au Palais-Royal, avec une éblouissante pyrotechnie de mots, de farces, de coq à l'âne, changeant en un feu d'artifice exaspéré de discours incandescents, et en un rouge embrasement de phrases échevelées, les conditions habituelles de la langue française. Aveuglé par les baguettes qui tourbillonnaient autour de mes yeux, affolé par les astres écarlates qui roulaient dans mes prunelles, poursuivi par les cascades blanches et bleues d'étoiles mourantes et renaissantes qui s'écroutaient sur moi, je cherche en vain à ressaisir l'histoire de cette Clé avec laquelle M. Labiche ouvrira une fois de plus la caisse du succès; mais les plus fantastiques visions m'assiègent, souvenir de cette soirée pendant laquelle mon esprit roulait éperdu à travers les épouvantes, les folies et les absurdités du rêve. Oh! Lhéritier en gilet cramoisi! Hyacinthe affublé d'une tunique bordée de fourrure, et se nommant le prince Poupoulos! Et cette transformation que M. Flourey a oubliée au Théâtre-Historique, dans son décor en neuf transformations!

Nous sommes dans un tripot, où le Jeu grinçant bat les cartes et fait ruisseler des tas d'or; tout à coup, au moment où une visite indiscreète vient troubler ces mystères sacrés, la table, débarrassée de son tapis vert, laisse voir, *mirabile dictu!* un piano; chaque joueur paraît tout à coup armé d'un instrument de musique, et alors, comme dit le maître:

Triste lutte
De la flûte
Et du cor!¹⁰⁸

Un concert s'éveille, hurle, glapit, grince, aboie et miaule, irritant au loin les portes mal fermées, les chats fous d'amour, et le vent qui raille de son farouche sifflement

les apôtres de la musique imitative. Numa, d'un doigt convulsif et d'un archet douloureux, fait pleurer et mugir le diable enfermé dans son violon; Hyacinthe module sur son flageolet un air à faire danser les chèvres de Sicile; L'héritier pince à leur arracher des cris les cordes frémissantes de sa guitare; Gil Pérès, comme le lutteur altéré de sang, terrasse à coups de poing un tambour de basque, et Montbars conduit cette symphonie, comme un cocher ivre conduit, attelés à un chariot brisé, des chevaux qui ont pris le mors aux dents. Mais qu'allait faire dans ce tripot, dans cette galère musicale, L'héritier, c'est-à-dire le malheureux Rinsonnet? Il allait jouer, dans l'espoir de gagner de l'argent. Et pour quoi faire? Pour en avoir, comme Gubetta¹⁰⁹.

Non que Rinsonnet soit pauvre! Il tient au contraire un rang assez honorable de sous-officier ou même d'adjutant-major dans le régiment que commande M. de Rothschild. Mais parvenu à cet âge où les cheveux blanchissent et verdoient, et où le Temps, avec un rire ironique, livre les birbes abrutis aux chaînes du féroce dieu Amour, Rinsonnet fait une vie de Polichinelle, met les pieds dans le plat, meuble des cocottes et leur achète du Boule¹¹⁰ apocryphe, du damas de soie mélangée et (ceci est la mode la plus récente!) des collants en peau de gant, sur lesquels on passe — sans chemise — ses robes collantes dont les queues lumineuses et frissonnantes imitent celles des sirènes charmeresses. Mais Rinsonnet est pris en flagrant délit par Mme Rinsonnet, au moment où il perce le contrat de coups de canif aussi nombreux que les coups de couteau dont les amis de Brutus et Cassius percèrent César. Comme une Amazone, ayant terrassé un guerrier lui prend ses javelots encore teints de sang, Mme Rinsonnet enlève à Rinsonnet la clé de la caisse, et désormais le réduisant pour ses menus, oh! si menus plaisirs à une somme congrue de cent francs par mois, jure par le Styx de ne pas lui rendre la clé avant le jour où elle-même, Mme Rinsonnet, aura, comme son infidèle époux, assassiné à coups de canif le contrat déjà plus troué qu'une écumoire. Ce jour arrive, car tout arrive; mais quand sa rougissante moitié lui rend la clé, poussée par la main impérieuse du Remords, Rinsonnet, en vrai mari qu'il est, oublie de connaître les causes des choses, et se figure qu'on lui rend la clé pour rien, pour le plaisir, comme Caussade a tué Latournelle¹¹¹!

Cependant, avant de rentrer en possession de cette clé bienheureuse, que de coulevres Rinsonnet a avalées et par combien de trous d'aiguilles a dû passer son ventre obèse! Nargué, vilipendé, courant au tripot pour s'enrichir et y perdant jusqu'à ses chausses; puis, trouvant un porte cigares bourré de billets de banque et se laissant dérober; pris tour à tour pour un « Chevalier à la mode » défrayé par Cidalise et pour un mari de lionne pauvre exploitant les débordements de sa femme, le malheureux Rinsonnet, honteux et confus, jure, mais un peu tard, d'être, s'il le peut, un peu plus adroit à l'avenir.

Le bégaiement ahuri de L'héritier, plus doux à entendre qu'une voix éloquente, l'habit brun cannelé, la perruque rousse et la grâce aimable de Mlle Magnier, la robe de Mlle Lorentz, découpée dans un pan du ciel et sur laquelle des lilas blancs ont spontanément fleuri, le fabuleux dialogue de pochards si bien dit par Numa qui chasse de race et par Gil Pérès qui porte comme un brillant plumet le nom de Cornador, et avant tout et par-dessus tout l'esprit que MM. Labiche et Duru dépensent follement, en hommes qui ne se sont pas laissé prendre la clé de la caisse, ont décidé un vif et bruyant succès. En cela comme en tout, la question unique est d'avoir mis ce qu'il faut dans la caisse, et d'avoir la clé!

31. « [...] Livres. — *Théâtre complet d'Eugène Labiche, tome premier. Chez Calmann Lévy*¹¹² », *Le National*, 20 mai 1878.

Finissons par une note gaie: L'Académie ne veut pas des poètes, s'ils ne sont, comme le regretté Joseph Autran, un peu millionnaires; cela est bien entendu, et elle l'a surabondamment prouvé en ne se parant ni de Théophile Gautier ni de Baudelaire, qui d'ailleurs se sont médiocrement souciés d'elle. Mais, du moins, elle admet les auteurs dramatiques, et c'est déjà quelque chose, car, même quand on a dédaigné les grives, il vaut mieux manger des merles que rien du tout. Un académicien tout indiqué pour un très prochain avenir, par la force des choses ou plutôt par la force du talent, c'est M. Eugène Labiche, dont l'éditeur Calmann Lévy publie en ce moment le *Théâtre complet*. Le premier volume, qui vient de paraître, contient des tas de chefs-d'oeuvre, et pour commencer: *Le Chapeau de paille d'Italie*, cette furieuse et délirante épopée.

Quel rêve inouï, ces cinq actes qui paraissent si courts, à la recherche d'un chapeau mangé par un cheval, ce Fadinard entraînant après lui toute sa noce comme Oreste le chœur des Euménides, ce Babin versant des pleurs et recueillant des baisers, ce Nonancourt pépiniériste portant son myrte sous le bras à travers toute une Iliade, et toutes ces courses, tous ces quiproquos, ces gilets de flanelle, et ce délire! Puis reviennent *Le Misanthrope et l'Auvergnat*, *Edgard et sa bonne*, *La Fille bien gardée*, *Un jeune homme pressé*, *Deux Papas très bien*, *L'Affaire de la rue de Lourcine*, ces pièces dont les titres seuls font rire les roches immobiles, et dont les mots immortels sont devenus proverbes dans la langue française: « *Faut qu'ça reluise! — Ah! je ne veux plus tuer de charbonnière, c'est trop salissant!*¹¹³ » Dans une préface simple, bon enfant, extrêmement spirituelle comme tout ce qu'il écrit, M. Emile Augier présente au public non l'auteur (cela serait risible), mais la publication, et il dit en termes exprès: « Donc, j'admire Labiche, je le tiens pour un maître... ». M. Dumas fils trouve Eugène Labiche supérieur à Plaute, et tout cela est vrai. Qu'il ait réussi cent cinquante fois de suite dans un art difficile entre tous, cela prouve seulement qu'il a beaucoup de mérite et de patience.

Il a du bonheur aussi, et son panégyriste, que l'on loue avec raison (car rien n'est plus agréable aux Dieux), dit encore: « Il n'a pas ces haines vigoureuses dont parle Alceste; il écrit, comme Regnard, pour se satisfaire. C'est qu'il est l'homme heureux par excellence, comme Regnard — plus même que Regnard, car il est heureux, non seulement en lui-même, mais dans tout ce qui l'entoure. La vie lui a souri dès le berceau, et, si elle est juste, elle continuera à lui sourire jusqu'à la fin ». Rien de tout cela ne m'étonne; mais ce qui me confond, c'est que tant de talent, de succès et de bonheur n'aient jamais excité ni la rage des impuissants, ni la colère des envieux, ni la haine des imbéciles. A coup sûr, il y a là-dedans quelque sorcellerie.

32. « Livres. — *Théâtre complet d'Eugène Labiche, tome II. Chez Calmann Lévy. [...] Théâtres [...]* », *Le National*, 17 juin 1878.

M. Eugène Labiche, indiqué, par la force des choses, pour une des plus prochaines élections à l'Académie, vient de faire paraître le second volume de son *Théâtre complet*, qui contient une nouvelle série de chefs-d'oeuvre: *Le Voyage de M. Perrichon*, *La Grammaire*, *Les Petits Oiseaux*, *La Poudre aux yeux*, *Les Vivacités du capitaine Tic*. Vous avez là toute la gaieté, toute la bouffonnerie et tout l'esprit du théâtre moderne; car M. Labiche a été un si grand et si heureux inventeur de

scènes et de caractères, que ses successeurs se bornent à l'imiter et à le recommencer, et ce n'est pas ce qu'ils font de plus mal. Au Théâtre des Nouveautés, qui, sous la direction de Brasseur, vient d'avoir lieu un grand succès de salle, de pièces et de comédiens, *Coco*, vaudeville en cinq actes, de MM. Clairville, Delacour et Grangé, c'est encore *Le Chapeau de paille d'Italie*; mais à quoi bon le dire? tous les vaudevilles en cinq actes sont *Le Chapeau de paille d'Italie*.

L'objet poursuivi change quelquefois, la donnée, jamais; et toute la question (rarement résolue) est de trouver des épisodes exaltants, comme celui qui nous montre Tardiveau échangeant de gilet de flanelle sous un comptoir. Dans *Coco*¹¹⁴, le chapeau que poursuit Chamberlan, ancien militaire et maire de village, c'est un perroquet, dont la vie représente pour lui vingt mille livres de rente: on se rappelle ce fait divers qui en son temps, a fait le tour des journaux. [... suit le compte rendu de *Coco*].

33. « Livres. — Théâtre complet d'Eugène Labiche, troisième volume. Chez Calmann Lévy. [...] », *Le National*, 5 août 1878.

Tandis que nos théâtres, jaloux d'étonner le public de l'Exposition par des moyens empruntés à la statistique, jouent à l'envi la 107e, la 328e, ou la 701e représentation de pièces qui, après avoir traversé la caducité, sont depuis longtemps retombées en enfance, ce qu'il y a en ce moment de plus nouveau, et surtout de plus vivant comme théâtre, c'est le Théâtre d'Eugène Labiche, dont le troisième volume vient de paraître. Il contient *Un monsieur qui prend la mouche*, incomparable *arnalade*¹¹⁵ d'une étonnante faire; la jolie élégie appelée *Frisette*, *Mon Isménie*, cette transposition exaltée de *Geneviève ou la jalousie paternelle*, *J'invite le colonel*, et ces deux bonnes satires à l'emporte-pièce, *Le Baron de Fourchevif* et *Le Club champenois*. Je m'attarderais avec plaisir à travers le chœur enjoué de ces rieuses comédies; mais j'aime mieux prendre le taureau par les cornes, aller droit au chef-d'oeuvre, qui, dans ce volume se nomme *Célimare le bien aimé*, comme dans le précédent il se nommait *Le Voyage de M. Perrichon*.

Avoir été un moraliste décisif, sans prêcher aucune thèse, mais en montrant brutalement la vie comme elle est, dans une sublime farce qui fait rire aux larmes, n'est-ce pas avoir justifié la première fois depuis longtemps la célèbre devise: *Castigat ridendo mores!* Et encore je crois que M. Labiche en cette oeuvre magistrale a fait mieux que de châtier les moeurs, il a fait réfléchir les immoraux, et prouvé peut-être à ceux d'entre eux qui sont parfaitement égoïstes (c'est-à-dire à tous!), que le jeu de leurs plaisirs n'en vaut pas les innombrables chandelles.

On sait que l'adultère s'est emparé en maître du théâtre contemporain. Il y est entré victorieusement; il a dit: « La maison m'appartient! » et dans cette maison hardiment conquise, il a apporté ses mots de romance, ses airs de Roméo, son bonnet de nuit, ses pantoufles, et aussi ses poisons, ses revolvers, tout l'arsenal de ses petits Châtiments. Que de thèses pour et contre, dans lesquelles est ingénieusement débattue la question de savoir s'il est permis ou défendu de prendre la femme de son voisin, et qui proposent à Sganarelle divers moyens et procédés variés pour porter dignement son bois de cerf! Que faut-il faire de l'épouse coupable? « Tue-la! » dit celui-ci, suggérant un moyen un peu bien radical, et d'ailleurs connu depuis longtemps. Et le complice, faut-il le tuer aussi?

Comment? En duel, sous la brume Rose du matin, ou comme un chien, près de la petite porte du jardin restée entr'ouverte! Un drame fameux engage les maris à se venger *en condamnant les coupables à l'ingratitude*¹¹⁶, vengeance qui leur a semblé un peu creuse, en même temps qu'elle inspire aux amoureux une médiocre terreur. Le grand comique Labiche fait mieux que tout cela; il sait que les pistolets n'effraient que les lâches, mais que Roméo et Valère ont une peur atroce d'être ennuyés; aussi il se borne à leur présenter la note, en leur disant simplement: « Voilà ce que ça coûte », et Valère, qui est un homme pratique, fait la grimace, trouvant l'addition un peu chère. Il regarde le bilan de l'adultère dressé en partie double, et il se dit: « Mauvaise affaire, décidément ». Et c'est ce qu'il fallait démontrer.

Le plus heureux des hommes avait été le célibataire Célimare. Aimable, spirituel, longtemps jeune, car la jeunesse s'apprend, il avait toujours pour maîtresse une belle et honnête dame parisienne, séduisante, lettrée, bien logée, habillée à la dernière mode et gantant six un quart. Et de dépense point! Du temps en temps une loge, un bouquet, une bagatelle. Quant aux dépenses sérieuses, et à la toilette qui ruinerait toutes les banques, il ne s'en occupait pas plus que les grives de planter des vignes! L'affaire de Célimare, c'était de se promener dans les pays du Tendre avec une amusante compagne: Mme Vernouillet après Mme Bocardon! Quant à les loger, à les rassasier, à les vêtir, c'était le lot de l'esclave Bocardon et l'esclave Vernouillet, qui travaillaient comme des boeufs, faisaient le sang pur, suaient d'ahan, ne recevaient que des rebuffades, et, par-dessus le marché, adoraient Célimare, *Célimare le bien aimé*, tout comme faisaient leurs femmes, car ce diable de Célimare avait dans sa poche le talisman qui fait qu'on est aimé!

Mais voici où la leçon commence; la mort jalouse a emporté les amantes, Célimare a quarante-six ans, ses cheveux grisonnent, il plaît à Mlle Emma Colombot, et il se marie à son tour. Il va être heureux dans le délicieux égoïsme à deux avec sa chère petite femme? Allons donc! Il avait compté sans l'amitié féroce de Bocardon et de Vernouillet, qui se collent, adhèrent, tiennent à lui comme le mollusque au rocher. Angelo n'entendait marcher que dans son mur; ces entêtés piétinent sur son bonheur, marchent dans sa vie, mangent dans son assiette. Dilemme effrayant: « Ou c'était moi que tu aimais, ou c'était ma femme; si c'était moi, tiens-moi compagnie, choisis-moi des bonnes et des papiers peints, et quand j'ai des rhumatismes, frotte-moi le dos! » Et ce drame admirable finit par une épigramme digne de Martial, car Célimare ne se débarrasse de ses amis qu'en leur empruntant de l'argent!

34. « [...] *Odéon: Le Voyage de Monsieur Perrichon, comédie en quatre actes, de M. Eugène Labiche et d'Edouard Martin, reprise*¹¹⁷ », *Le National*, 5 mai 1879.

[...] Voici une des plus belles et des plus parfaites comédies de ce temps, *Le Voyage de Monsieur Perrichon*; je ne sais pas combien de temps il lui faudra pour arriver au Théâtre-Français, où est marquée sa place légitime; mais pour venir seulement du Gymnase à l'Odéon, il ne lui a pas fallu moins de dix-neuf années; car, pour tout ce qui touche à l'art, la Justice n'est pas seulement lente, elle est cul-de-jatte! M. Eugène Labiche, que l'Académie a raison de vouloir et de réclamer — autre justice tardive! — est celui de nos écrivains à qui le nom d'auteur comique, pris dans son sens réel, peut le mieux être attribué, car seul peut-être parmi ses confrères, il est implacable, montre crûment la vérité comme elle est, et ne se laisse nullement

attendrir. Voilà le miroir, il le tient devant nous en pleine lumière; bon gré, mal gré, il faut que nous nous y voyions tels que nous sommes, avec nos appétits hideux, avec nos difformités, et lui, le comique, il ne consentira pas, comme tel photographe complaisant, à masquer nos rugosités sous la poudre de riz et à nous maquiller à souhait pour le plaisir des yeux!

M. Perrichon est un monstre absolu, aussi abominable qu'Harpagon et Tartuffe; en lui, nul bon instinct; il est lâche, ingrat, prétentieux, infatué de lui-même; d'où vient donc que nous pouvons l'écouter sans horreur et que ses délirantes platitudes nous font rire aux larmes et nous emplissent d'une ineffable joie? Cela tient à ce que son créateur lui a prodigué à flots ces dons divins qu'il possède lui-même: la bonhomie et la naïveté! Oui, Perrichon est adorablement naïf; il parle comme un cuistre et agit comme un goujat, mais il se croit sublime; bien plus, il a, en effet, le désir d'être sublime, et il le serait, il s'empresserait de faire pour cela des actions d'éclat, s'il n'avait pour sa peau une adoration religieuse, et s'il ne craignait naturellement les coups. Ce philistin parfait, à qui aucune bêtise n'est étrangère et qui, s'il le fallait, en inventerait, a fait fortune dans le commerce de la carrosserie. Maintenant qu'il possède quarante bonnes (ou mauvaises) mille livres de rente, il éprouve le besoin impérieux d'aller en Suisse. Est-ce tout bonnement pour se promener et pour faire respirer enfin sa femme et sa pauvre fille Henriette, pâlies et anémiées dans les sombres magasins? Qui penserait cela le connaîtrait bien mal; Perrichon n'a pas d'autre idée que d'écrire sur les registres des auberges des Pensées à la manière de La Rochefoucauld, de cacher sa main, comme le général Foy, dans son habit bleu à boutons de métal et d'aller cracher à la face de la Jung Frau, des glaciers, des monts couverts de neiges éternelles, les lieux communs pompeux dont il a la tête farcie. Il ne s'en fait pas faute. A Montanvert, il écrit sur le registre: « Que l'homme est petit, quand on le contemple du haut de la *mère de Glace!* » pensée que le commandant Mathieu commente avec justice par la note suivante: « Je ferai observer à M. Perrichon que la mer de Glace n'ayant pas d'enfants, l'è qu'il lui attribue devient un dévergondage grammatical ». Mais notre carrossier n'aime pas la critique, et il riposte par cette phrase nette et laconique: « Le commandant est un... paltoquet! » De là un duel imminent et inévitable; nous verrons plus tard ce que Perrichon en fera.

Mais connaissez toute l'âme de ce Prudhomme prudhommant! Deux jeunes gens, Armand Desroches, banquier, et Daniel Savary, gérant de la Société des *Remorqueurs sur la Seine*, amoureux tous les deux d'Henriette, ont eu en même temps l'idée de suivre, comme par hasard, la famille Perrichon; même ils ont pénétré et se sont avoué leurs projets réciproques. Dans la Vérone de Roméo et Juliette, il se seraient probablement coupé tout ce qu'ils ont de gorges; mais ce sont des jeunes gens parfaitement modernes; ils conviennent d'agir et de vivre en bonne intelligence, l'amant dédaigné devant céder la place à l'amant favorisé, car, sans doute, ils n'ont pas les coeurs d'Achille et d'Annibal. Armand Desroches est cependant assez brave pour sauver la vie à Perrichon, qui s'est sottement laissé choir dans un précipice. Tout d'abord le carrossier accable son sauveur de remerciements et d'embrassades; mais bien vite la reconnaissance lui pèse; par une vilénie absolument humaine, il s'ennuie de cette histoire où il n'a pas joué le beau rôle, et il s'encourage dans l'ingratitude en se répétant à lui-même qu'avec un guide, il eût été quitte moyennant cent francs, ce qui inspire à l'autre amoureux une idée de génie. Tout au contraire d'Armand Desroches, Daniel Savary se jette lui-même dans un trou pas méchant, et il s'en fait retirer par Perrichon, qui, avec une

intrépidité furieuse, lui tend, sans trop s'avancer toutefois, le bout de son bâton ferré. Dès lors, heureux, content d'être plein d'admiration pour son étonnante bravoure, il marche vivant dans son rêve étoilé, et il accouche de cette phrase abracadabrante: « Daniel! mon ami, mon enfant!... votre main. Je vous dois les plus douces émotions de ma vie... Sans moi, vous ne seriez qu'une masse informe et repoussante, ensevelie sous les frimas... Vous me devez tout. (*Avec noblesse.*) Je ne l'oublierai jamais! »

A Paris, la comédie continue sur cette merveilleuse donnée; tandis qu'impudemment Armand Desroches accable Perrichon de services réels, Daniel Savary, plus malin, se fait accabler par lui de services chimériques, et met tout au long dans les journaux, moyennant trois francs la ligne, l'histoire de son sauvetage. Et comme cela est indispensable, Perrichon enchanté de se voir grand, jetterait sa fille dans les bras de Daniel, si cet homme habile n'avait le tort de raconter tout haut son *truc*, tandis que le bourgeois écoute aux portes. Il aura donc toutes les gloires, même celle de ne pas avoir été trompé: car on ne trompe que les gens d'esprit!

Je vous l'ai dit, Labiche est implacable; il l'est comme les portes de l'enfer; n'attendez de lui aucune pitié, et sachez qu'il ne vous laissera aucune espérance. Il pourrait nous montrer Mme Perrichon bonne et dévouée, Henriette aimable et charmante; non, la vieille est une femme vulgaire comme son mari, la jeune fille une petite *grue*¹¹⁸: de vraies Perrichon! Armand et Daniel eux-mêmes sont des Perrichon futurs, exempts de toute grandeur; au second acte, Daniel a une belle occasion de se sacrifier à son ami; il l'évite, comme un chat échaudé évite l'eau froide! Mais c'est surtout dans le personnage de Perrichon que Labiche a épuisé toute sa cruauté, et il nous le montre lâche avec délices! Lors du duel avec le commandant, comme sa femme et sa fille avertissent la police, et comme Armand prend soin de faire coffrer à Clichy l'irascible militaire, nous espérons que l'auteur nous ferait grâce de la suprême couardise de Perrichon; mais non, il a voulu que ce malheureux écrivît lui-même au préfet de police, comme avaient fait sa femme et sa fille. Et il ne s'en est pas tenu là. Le commandant mis en liberté, il a exigé que Perrichon lui fit de plates excuses, et ces excuses étant jugés insuffisantes, qu'il s'engageât à retourner à la mer de Glace, en compagnie de sa femme et de sa fille, pour effacer lui-même sur le livre de Montanvert la phrase qu'il y avait écrite. A ce moment-là, M. Labiche entend bien que nous le supplions, que nous le conjurons d'épargner à son héros une telle avanie; mais lui, comme le grand cardinal qui, à la fin de *Marion Delorme*, tend sa main pâle hors de la litière, il répond froidement: « Pas de grâce! »

Eh bien! d'où vient que nous n'en voulons pas au grand comique de cette férocité, et que nous lui pardonnons de nous avoir intéressés à des bimanés si proches parents du singe, en qui éclate, avec son tranquille égoïsme, la lutte pour la vie? Cela tient à ce que lui-même, il n'a aucun système, aucun parti-pris, aucune haine. Il a regardé sans passion la mouvante humanité, il la représente telle qu'elle est, il ne lui en veut pas, mais il lui dit: « Tu l'as voulu, Georges Dandin, récolte ce que tu as semé, et couche-toi comme tu as fait ton lit! » Et c'est avec une douce pitié, avec une sereine indulgence qu'il nous fait voir l'homme puni par son action même et de ses mains acharnées forgeant son propre destin. Une source inépuisable de comique, c'est la différence qui, chez le philistin, existe entre la pensée et l'action. Non content d'effacer la phrase qu'il a écrite, Perrichon l'effacerait au besoin avec

sa langue; cependant il ne se lasse pas de réciter, à sa propre louange, les lieux communs de noblesse et de grandeur qu'il rumine depuis le collège, car ce candide bourgeois, gangrené jusqu'aux moelles, se croit un homme de Plutarque! Voilà pourquoi il nous amuse si franchement, et pourquoi la représentation du Voyage de Monsieur Perrichon n'a été qu'un long éclat de rire, joyeux et sonore, mettant en fuite un tas de vieux alexandrins qui, pareils à des chauves-souris, s'envolaient effarés, et cognaient leurs ailerons cassés contre le plafond de la salle! Le succès a été immense; le Rire, le lumineux Rire, formidable et divin, prenait donc enfin possession de cette salle où avaient tourbillonné tant de rimes lugubres, et qu'avaient tour à tour envahie tant de feux d'artifice, tant de meubles, tant de bibelots, tant de praticables, tant de polonais, tant de chiens hurlants, tant de cors de chasse!

Il ne faut comparer personne à personne; ainsi le veut la politesse la plus élémentaire; sans quoi il faudrait vouer à des supplices raffinés et faire expirer dans les tourments tous les comédiens qui reprennent les rôles de Frédérick ou ceux de Geoffroy. Je me bornerai à dire que la pièce est parfaitement jouée. M. Montbars dit juste; il est pompeux, naïf, délicieusement infatué, franchement comique: il était digne d'entrer avec respect dans la peau de Perrichon! M. Porel prête tout son vif esprit parisien au diplomate Daniel Savary; M. Amaury et Mlle Sisos représentent sympathiquement le Roméo et la Juliette de cette tragédie bourgeoise; M. François est un commandant d'une belle truculence, et Mme Crosnier est la digne épouse du carrossier voyageur, comme dans un ordre d'idées plus humble, M. Boudier est son digne valet. M. du Quesnel lui-même a pu satisfaire sa passion innocente. Au premier acte, la gare du chemin de fer de Lyon, avec la barrière ouvrant sur les salles d'attente, le guichet pour les billets, les boutiques de la marchande de gâteaux et de la marchande des livres; au second, la « vue des montagnes couvertes de neige », lui ont permis de donner deux beaux décors naturalistes à M. Eugène Labiche, qui, à ce que je crois, s'en soucie autant qu'un poisson d'une pomme. M. Eugène Labiche! je n'ai nommé que lui; mais il avait, pour *Le Voyage de Monsieur Perrichon*, un collaborateur plein d'esprit, d'invention et de talent, Edouard Martin¹¹⁹, que la mort a emporté trop jeune, et dont le succès nouveau de cette excellente comédie vient de raviver la chère et sympathique mémoire.

35. « *Opéra-Comique: Embrassons-nous, Folleville, opéra-comique en un acte, de M. Eugène Labiche et d'Auguste Lefranc, musique de M. Avelino Valenti*¹²⁰ », *Le National*, 9 juin 1879.

Avant de devenir un opéra-comique (nous ne savons jamais ce que nous deviendrons!) *Embrassons-nous, Folleville* joué pour la première fois sur le théâtre Montansier, le 6 mars 1850, était le plus amusant et le plus fou des vaudevilles, et ses auteurs, M. Eugène Labiche et le regretté Auguste Lefranc¹²¹, avaient prodigué dans cette farce les caprices de la plus spirituelle démente. Ils avaient eu l'idée originale et vraiment extraordinaire de réunir trois personnages endiablés, turbulents comme le vif-argent. inflammables comme la poudre, dont les paroles se heurtaient, se choquaient, éclataient dans une extase frénétique et produisaient ainsi l'effet surprenant d'une gymnastique verbale et d'une clownerie parlée. On les voit encore; le bon, le fantastique Folleville, qui faisait Manicamp, couvrait ses gendres de baisers, à moins qu'il ne les jetât dans la mare aux canards, ou qu'il ne leur flanquât des verres d'eau à la figure; Mlle Scrivaneck, gentille, futée, irritée, toute petite, souffletait son danseur au beau milieu du menuet et ensuite en

devenait amoureuse, en moins de temps qu'il n'en faut pour dire ouf! M. Derval n'était pas le sombre M. Derval d'aujourd'hui; il portait avec crânerie l'habit brodé du vicomte de Châtenay, léger, alerte, charmant (ce que c'est que de nous!) et en un tour de main il se faisait aimer de sa petite danseuse.

Il ouvrait les fenêtres pour se précipiter sur le pavé; il demandait Berthe à Manicamp-Folleville, qui la lui refusait; après quoi tous les trois, Folleville, la petite Scrivaneck, dont toute la personne eût très bien passé à travers une bague, et M. Derval lui-même, ils se mettaient à casser à l'envi vases, tasses, potiches, de quoi meubler une boutique de céramiste, si bien que la scène était jonchée de porcelaine en débris, plus que si on y avait joué cent fois de suite *Le Désespoir de Jocrisse*, avec ses avalanches de soupières et d'assiettes! Et quoi de plus comique, de plus désopilant que ce repas, où forcé par ordre du prince de Conti d'héberger son ennemi Châtenay, Folleville éperdu le nourrissait de lentilles et l'abreuvait de vin de Nanterre? Je ne parle pas du chevalier de Folleville, qui n'était là que pour être jeté dans la mare, embrassé comme à la noce, fiancé malgré lui, et en fin de compte renvoyé à sa cousine Aloïse, haute de cinq pieds quatre pouces. Tout ce monde là était gai, frivole et fabuleux comme le sont aujourd'hui les fantoches de Thomas Holden¹²², et combien de fois nous avons souhaité qu'ils pussent ressusciter du noir oubli, et reparaître à la lumière de la rampe!

L'Opéra-Comique vient de nous donner cette fête, en agrémentant le vieux et toujours jeune vaudeville d'une jolie musique nouvelle de M. Avelino Valenti, qui ne fera pas frissonner Wagner dans ses robes de chambre mais et rose de Chine. Il est écrit avec goût et avec une bonne érudition archaïque, le menuet qui a réglé la belle Louise Marquet et que chantent et dansent spirituellement Mlle Clere et M. Barré: il n'en fallait pas davantage. Il y a bien aussi une couverture que les petites flûtes mènent vaillamment, les couplets pour M. Barnolt, un récit de chasse aux canards dit par M. Maris, aidé du basson qui représente l'âme de Folleville, un madrigal et un trio comique: *J'ai perdu mon perroquet*. Tout cela est facile et de bonne humeur, bien écrit pour les voix; M. Valenti a laissé Ossa tranquille, ainsi que Pélion, et ne les a pas entassés l'un sur l'autre¹²³; il demandait peu de chose et l'a obtenu, car, au bout du compte, l'Opéra-Comique, pour jouer ce petit acte, ne l'a pas fait attendre plus de dix ans. Les acteurs ont parfaitement joué, chanté, mimé; M. Marais, il est vrai, n'est pas un Folleville, mais il partage cela avec tous les autres mortels, et ce n'est pas sa faute si MM. Eugène Labiche et Auguste Lefranc n'avaient pas tout d'abord songé à lui en écrivant la fameuse phrase: « Je sens une larme perler sous mes longs cils bruns ».

36. « Vaudeville: [...]. — *Les Petits Oiseaux*, comédie en trois actes, de MM. Labiche et Delacour, reprise¹²⁴ », *Le National*, 16 juin 1879.

Mais les pièces d'été ne sont pas toujours celles qu'on joue l'été, et quoique repris au beau milieu de juin, *Les Petits Oiseaux* de MM. Labiche et Delacour, que vient de nous rendre le Vaudeville, seront une pièce... de la saison où on fait de l'argent! *Le Voyage de M. Perrichon* avait commencé, *Les Petits Oiseaux* continuent; tout le théâtre de Labiche, dont la publication en livre vient d'affirmer, et pourquoi ne le dirions-nous pas? de révéler la force durable, y passera sans exception. Comme on le sait, l'auteur de tant d'oeuvres excellentes se présente à l'Académie; mais ce qui ne s'était pas vu depuis longtemps, c'est le public ravi et captivé qui se charge de soutenir sa candidature et de faire les visites pour lui. A vrai dire, ces visites, M.

Labiche les fait aussi, mais il entre partout, précédé par le bruit des applaudissements, et chose rare, également acclamé par les délicats et par la foule. Cela tient à ce que son oeuvre est profondément humaine, et classique dans le vrai sens du mot, car ainsi que ses maîtres illustres, ainsi que Molière et Regnard, c'est à l'étude des caractères qu'il demande le rire et la force comique.

Le Blondinet des *Petits Oiseaux* est un personnage étrange; il est bon et il croit à la bonté des autres; indulgent à tout ce qui l'entoure, pitoyable pour ses locataires, tendre pour sa femme et pour ses enfants, il ne voudrait pas même laisser sans nourriture les petits oiseaux du ciel, pensant que tous les êtres ont droit à la vie. Mais survient son frère François, provincial et pratique; celui-là ne se laisse pas donner des vessies en guise de lanternes; à peine son fils Tiburce a-t-il eu vingt ans, qu'il lui a coupé les vivres; il n'est pas de ceux qu'on dupe, et, en un mot, les deux frères des *Petits Oiseaux* se ressemblent aussi peu que ceux de *L'Ecole des maris*. Un malheureux s'adresse à Blondinet qui naturellement va vider sa bourse; François lui prouve qu'il a affaire à un intrigant, et dès lors une révolution s'opère dans l'esprit de ce Timon désabusé¹²⁵.

Le pauvre Blondinet ne voit plus que vol, exploitation, trahison; femme, enfants, valets, il se défie de tout et de tous; mais il avait été assez charitable pour avoir droit à une sorte de miracle, et sa ruine (qui sera heureusement conjurée) arrive à point pour lui montrer que tous l'aiment, veulent se sacrifier, se dévouer pour lui, et qu'il ne faut pas jeter le manche après la cognée. Grand, unanime succès pour Delannoy et pour Parade, en même temps que pour la pièce. [...]


37. « [...] — *Nouveautés: Les Trente Millions de Gladiator, comédie-vaudeville en quatre actes de MM. Eugène Labiche et Philippe Gille, reprise*¹²⁶ », *Le National*, 15 septembre 1879.


Nous avons retrouvé aux Nouveautés *Les Trente Millions de Gladiator*, les fiacres achetés en masse, le paletot payé mille francs, le parapluie acquis au poids de l'or, la réclame ambulante de Gredane, la gifle de Bigouret, et cette voluptueuse friction que le chaste Eusèbe Petasse exécute avec tant de respect sur le bras ferme et dodu de Mlle Suzanne de la Bondrée. Ah! qu'il est amusant et fantasque, tout ce monde errant, affairé, exaspéré de Labiche et de Philippe Gille, que la Fantaisie emporte dans son rêve, avec de vraies décorations de fer-blanc et de fausses jambes de bois! D'autant plus amusant qu'il est plus chimérique, car l'Américain *Gladiator* s'agite pour obtenir Mlle de la Bondrée, comme s'il possédait huit mille livres de rente, tandis que, dans la réalité, les femmes, comme les alouettes, tombent toutes rôties, avec la barde de lard et la feuille de vigne, dans la bouche des *Gladiators* qui ont trente millions!


Fortunio¹²⁷ l'a bien su, lui qui avait toujours derrière la porte de sa chambre deux filles plus belles que Cléopâtre et Sémiramis, attendant son caprice; mais il est bon de laisser croire que tout ne s'achète pas; car, sans cela, où en seraient les poètes lyriques? L'excellente comédie de Labiche et Gille a retrouvé tout son succès; Mlle Céline Montaland, séduisante et gracieuse, a toujours le bras qu'il faut pour la friction; Berthelier est américain jusqu'aux moelles; en succédant à Christian et en héritant de sa décoration étrangère, Guyon a su s'en rendre digne, et Joumard est, après Dupuis, un Eusèbe Potasse tout à fait comique et attendrissant, bien qu'il ne soit pas encore tout à fait débarbouillé de la Comédie-Française. MM. Edouard


Georges et Scipion ont eu aussi leur juste part des applaudissements, et l'archi-millionnaire Gladiator va recommencer une nouvelle centaine de représentations, car l'eau va toujours à la rivière!

Notes de bas de page

¹  Stéphane Mallarmé, *Oeuvres complètes*, édition procurée par Bertrand Marchal, Bibliothèque de la Pléiade, 2 vols, Paris: Gallimard, 1998, 2003; vol. II, p. 275.

²  Pour la première période, Banville collabora au journal bonapartiste *Le Dix Décembre* (devenu *Le Pouvoir* en juin 1850); pour la seconde, au *Boulevard d'Etienne Carjat*; et pour la troisième à la feuille républicaine *Le National* de 1869. Il fit aussi de la critique dramatique épisodiquement dans la petite presse et dans *L'Artiste*, mais n'y traita pas de l'oeuvre de Labiche.


³  En octobre 1871, par exemple, Banville s'excuse en renvoyant son compte rendu de *L'Ennemie* à la semaine suivante ayant dû traiter en profondeur « l'oeuvre patriotique » de François Coppée, Fais ce que dois à l'Odéon.

⁴  *Le National*, 5 août 1878.


⁵  *Ibid.*

⁶  *Le Dix Décembre*, 11 mars 1850.

⁷  *Le National*, 3 avril 1876.


⁸  *Le National*, 17 janvier 1870.

⁹  *Ibid.*

¹⁰  *Le National*, 5 août 1878. Rappelons que l'origine de cette maxime en latin est fort discutée. On l'attribue au poète Jean de Santeuil, contemporain de Molière. Celui-ci a certainement développé le sens de la maxime dans certaines de ses préfaces ou placets et l'essentiel peut se retrouver déjà chez Horace.


¹¹  *Ibid.*

¹²  *Le National*, 5 mai 1879.


¹³  *Le National*, 21 septembre 1874.


¹⁴  *Ibid.*


15  *Ibid.*


16  *Le National*, 14 février 1876.


17  *Ibid.*


18  Comédie-vaudeville en 4 actes, par MM. [Eugène] Labiche et Eugène Nyon, créée au théâtre des Variétés le 24 septembre 1849. Publication: Paris: Beck, 1849, 29 p. [BnF Tolbiac: 4-YTH-3789]; Lagny: Imprimerie Vialat, 1849 [BnF Arts du spectacle: GD-44011]. Lors de la première série de représentations, cette collaboration semble avoir donné lieu à une confusion de noms, assez piquant d'ailleurs. Qui devait être le Jules des deux Eugène, puisque l'imprimé porte les noms de « MM. Labiche et Eugène Nyon »?

19  De fait, Banville était républicain mais discrètement, ne voulant pas compromettre son gagne-pain dans le journalisme, et *Le Dix Décembre* était évidemment un journal bonapartiste.

20  Comédie-vaudeville en 1 acte, par MM. [Eugène] Labiche et [Auguste] Lefranc, créée au théâtre Montansier le 6 mars 1850. Publication: Paris: Michel Lévy frères, 1851, 36 p. [BnF Tolbiac: 8-YTH-5845].


21  Les combats au sabre ou à la hache figuraient souvent à l'affiche des petits théâtres populaires. Georges Cain signale une affiche du théâtre des Funambules qui annonçait justement « des combats *au sabre et à l'hache* » (Anciens Théâtres de Paris: *le boulevard du crime, les théâtres des boulevards*, Eugène Fasquelle, 1906).

22  Au cas où l'on aurait manqué la portée de cette date, il s'agit de celle de la première représentation de la pièce.

23  *Fables*, Livre VII, n° XII: "L'Homme qui court après la Fortune et L'Homme qui attend dans son Lit".

24  Petite colombe, mot vieilli.


25  *Idem.*


26  *Fables*, Livre VII, n° XIII: "Les Deux Coqs".


27  Dans l'antiquité grecque, Zoïle fut le type même du critique acerbe et envieux.


28  Ces deux pièces sont dues à une collaboration entre Adolphe de Leuven et


Léon Brunswick, avec, pour la deuxième pièce, Arthur de Beauplan. Les deux pièces étaient récentes au moment de la rédaction de ce feuilleton: premières représentations respectives le 23 juin 1849 et le 25 février 1850.


²⁹  Toujours La Fontaine. Il s'agit du dernier vers de la préface en vers du premier recueil des *Fables*, adressée à Monseigneur le Dauphin. La Fontaine cherche à faire plaisir au roi en dédiant ses *Fables* au petit-fils royal, tout en s'excusant au cas où son oeuvre ne plairait pas au petit prince.


³⁰  Parodie de *Toussaint Louverture*, en 4 actes mêlés de peu de vers et de beaucoup de prose, par MM. [Charles] Varin et [Eugène] Labiche, créée au théâtre Montansier le 26 avril 1850. Publication: Poissy : impr. de Arbieu, [1850], 39 p. [BnF Tolbiac: 8-YTH-17465].


³¹  Allusion au compte rendu qui précède (*Héloïse et Abeilard*, comédie-vaudeville en deux actes d'Eugène Scribe et Michel Masson), à la fin duquel Banville présente les deux jolis actrices, Mlle Wolf et Mlle Marthe, qui « demandaient si l'on pouvait s'égarer dans cette forêt ».


³²  Les *Saltimbanques*, comédie-parade en trois actes de Dumersan et Varin, est pour Banville un point de repère incontournable dans l'histoire du théâtre populaire du XIXe siècle. Il y fait allusion plusieurs fois dans ses articles sur Labiche.












³³  Conte fantastique en 3 actes mêlés de chants, précédé de Schahabaham XCIV, prologue-vaudeville en 1 acte, par MM. Mélesville, Ch[arles] Desnoyer et [Eugène] Labiche, créée au théâtre Montansier le 18 juillet 1850. Publication: Paris: Michel-Lévy frères, 1850, 90 p. [BnF Tolbiac: 8-YTH-16670]. Ayant fait 11 colonnes et demie sur l'opéra *Psyché*, Banville n'eut que très peu de place pour les autres premières, d'où cette revue en défilé.

³⁴  Le marquis Charles Tinguy, légitimiste à l'assemblée législative de 1849, secondé par Laboulaye (et non Laboulie), fit adopter un amendement à la loi sur la presse en vertu duquel tous les articles traitant de la politique, de la religion, de la philosophie, etc., devaient obligatoirement être signés. Cette loi était de toute fraîche date, ayant été voté le 16 juillet 1850, quelques jours avant ce feuilleton.


³⁵  Episode de la vie du grand monde, mêlé de couplets, par MM. Eugène Labiche et Marc-Michel, créée au théâtre Montansier le 12 octobre 1850. Publication: [Paris]: impr. de Mme de Lacombe, [1850], 7 p. [BnF Tolbiac: 4-YTH-4210].

³⁶  Comédie-vaudeville en 1 acte, de MM. G[ustave] Lemoine, [Eugène] Labiche et [Adrien] Decourcelle, créée au théâtre du Gymnase le 6 novembre [1850]. Publication: Paris: Beck, 1850, 16 p. [BnF Tolbiac: 4-YTH-3303].


³⁷  Banville avait passé les neuf dixièmes de son feuilleton à rendre compte de *La Famille Paillasse* de Marc Fournier et d'Ennery au théâtre de la Gaîté et dans lequel Frédérick jouait le rôle de Paillasse.


- 38  Comédie-vaudeville en 1 acte, par MM. Marc-Michel et [Eugène] Labiche, créée au théâtre des Variétés le 4 janvier 1851. Publication: Paris: Michel Lévy frères, 1850, 37 p. [BnF Tolbiac: 8-YTH-18316].
- 39  Banville mêle malicieusement les personnages et les données de la pièce de Labiche avec celle d'Eugène Nus et de Charles Desnoyers, *Le Testament d'un garçon*, dont il venait de rendre compte.
- 40  Fais la cour à ma femme, comédie en un acte de Frédérick Lemaître fils à la Gaîté, autre pièce dont Banville rend compte dans ce feuilleton..
- 41  Comédie-vaudeville en 3 actes, par MM. Marc Michel et Eugène Labiche, créée au théâtre du Palais-Royal le 7 mars 1862. Publication: Paris: Librairie théâtrale, 1862, 92 p. [BnF Tolbiac: 8-YTH-16825].
- 42  C'est le personnage principal d'une féerie éponyme dont la première représentation était toute récente: *Rothomago*, féerie à grand spectacle en 5 actes (dont un prologue) et 25 tableaux, par d'Ennery, Clairville et Albert Mounier, première représentation au Théâtre impérial du Cirque, le 1er mars 1862.
- 43  Comédie-vaudeville en 1 acte, de MM. E[ugène] Labiche et Delacour, créée au théâtre du Palais-Royal le 20 mars 1869. Publication: Paris: Librairie dramatique, 1869, 44 p. [BnF Tolbiac: 8-YTH-5387].
- 44  Pochade en 1 acte, par MM. E[ugène] Labiche et Delacour, créée au théâtre du Vaudeville le 22 avril 1869. Publication: Paris: Librairie dramatique, 1869, 36 p. [BnF Tolbiac: 8-YTH-3340].
- 45  Comme l'on peut le constater ici, Banville considérait Le *Saltimbanques* comme l'une des meilleurs pièces comiques du siècle et il ne cesse de la citer en parlant du mécanisme du rire.
- 46  Deux vaudeville des années 1830: Les *Cabinets particuliers*, folie-vaudeville en 1 acte, par MM. Xavier et Duvert, Vaudeville, 23 octobre 1832 et Le *Cabaret de Lustucru*, comédie vaudeville en 1 acte, par MM. Jaime et Etienne Arago en collaboration avec P.-F. Dumanoir. Vaudeville, 24 février 1838.
- 47  Comédie en 3 actes, de MM. Eugène Labiche et Edmond Gondinet. créée au théâtre du Palais-Royal le 11 janvier 1870. Publication: Paris: E. Dentu, 1870, 114 p. [BnF Tolbiac: 8-YTH-14359].
- 48  Il s'agit avant tout du personnage vedette de *Sganarelle ou le cocu imaginaire*, le type même du niais convaincu de sa propre supériorité mais qui révèle sa lâcheté en abordant le prétendu séducteur. A propos du sous-titre, R. Jouanny, dans une notice à cette pièce (Molière, *Oeuvres complètes*, 2 vols, Garnier frères, 1962, vol.

I, p. 222), en offre cette explication: « Le succès de Sganarelle ne dépassa pas le siècle. Le sous-titre dont la simple roideur n'effarouchait pas la plume de Madame de Sévigné, choqua des générations plus circonspectes, sinon plus morales. On le modifia par bienséance, et il devint *Sganarelle ou les Fausses Alarmes*, *Sganarelle ou le Mari qui se croit trompé*, à l'époque des bergeries de Marie-Antoinette ». A ce point que, même en 1870, Banville n'ose point écrire le mot « cocu » en toutes lettres, bien qu'il n'hésite pas à se plaindre de l'interdit.

49  Citation de Musset, *Namouna*, chant premier, strophe XXXVII.


50  Dorine à Orgon, *Le Tartuffe*, acte II, scène II.

51  C'est Balzac qui créa ce néologisme qui existe aussi sous la forme verbale: minotauriser, c.-à-d. rendre cocu. Banville s'en servira à plusieurs reprises en rendant compte des pièces de Labiche.


52  Acte I, scène 4. Marjavel, à qui sa femme vient de présenter un cadeau de fête (une calotte ouatée d'édredon à l'intérieur), dit tendrement: « Hermance..., tu n'as pas affaire à un ingrat, et, ce soir... j'irai lire mon journal dans ta chambre. » Le mot revient dans l'acte II.


53  Phèdre à Oenone (acte III, scène 3):


Je sais mes perfidies,
Oenone, et ne suis point de ces femmes hardies
Qui goûtant dans le crime une tranquille paix,
Ont su se faire un front qui ne rougit jamais.


54  Comédie-vaudeville en deux actes d'Eugène Scribe, créé au Gymnase le 29 janvier 1833.

55  Titre général d'une série de lithographies faisant partie de ses *Oeuvres nouvelles*.

56  De fait, c'est le numéro 2114 mais, bien sûr, peu importe!

57  Le peintre Charles Marchal (1825-1877) se fit une réputation sous le second Empire pour ses représentations de scènes rustiques, surtout des scènes alsaciennes.


58  Comédie en 1 acte, par MM. Eugène Labiche et Eugène Nus, créée au théâtre des Variétés le 24 février 1870. Publication: Paris: E. Dentu, 1870, 46 p. [BnF Tolbiac: 8-YTH-2442].


59  Comédie en 1 acte, de M. F. [*sic* pour E: Eugène] Labiche et E[rnest] Blum, créée au théâtre du Palais-royal, le 15 juillet 1871. Publication: Paris : E. Dentu,

1871, 39 p. [BnF Tolbiac: 8-YTH-10261].


⁶⁰  L'artiste et écrivain Gustave Droz avait publié *Le Cahier bleu de mademoiselle Cibot* en 1868.


⁶¹  Néologisme de l'époque.


⁶²  Comédie en 3 actes, de MM. E[ugène] Labiche et Delacour, créée au théâtre du Vaudeville, le 17 octobre 1871. Publication: Paris: E. Dentu, 1871, 93 p. [BnF Tolbiac: 8-YTH-6006].


⁶³  Banville venait de rendre compte de *Fais ce que dois*, épisode patriotique de François Coppée joué à l'Odéon..


⁶⁴  Banville ne reparla pas de cette pièce la semaine suivante, ni celle d'après.


⁶⁵  Comédie en 1 acte, par MM. Eugène Labiche et Louis Leroy, créée au théâtre du Palais-Royal, le 7 mai 1872. Publication: Paris: E. Dentu, 1872, 41 p. [BnF Tolbiac: 8-YTH-8842].


⁶⁶  Bilboquet est le chef de la troupe des saltimbanques dans la parade éponyme (voir la note 32). L'acteur Odry déclamait cette phrase avec beaucoup d'emphase. Il ne s'agit pas d'une canne non achetée, comme le dit Banville, mais plutôt d'une dent non arrachée à un badaud qui s'enfuit (acte I, scène 3). Balzac cite la même phrase et le nom de l'acteur dans *Les Comédiens sans le savoir* (édition de la Pléiade, vol. VII, 1977, p. 1163).


⁶⁷  Comédie en 1 acte, de MM. Labiche et Delacour, créée au théâtre des Variétés, le 15 novembre 1872. Publication: Paris: E. Dentu, 1872, 40 p. [BnF Tolbiac: 8-YTH-11560].


⁶⁸  Comédie en 3 actes, de MM. Eugène Labiche et Alfred Duru, créée au théâtre du Palais-Royal, le 20 décembre 1872. Publication: Paris: E. Dentu, 1873, 102 p. [BnF Tolbiac: 8-YTH-19657].


⁶⁹  *29 degrés à l'ombre*, comédie en 1 acte, de M. Eugène Labiche, créée au théâtre du Palais-Royal, le 9 avril 1873. Publication : Paris : E. Dentu, 1873, 36 p. [BnF Tolbiac: 8-YTH-19215].


⁷⁰  Selon le sommaire de l'article: « "comédie en un acte de MM. Henri Meilhac et Ludovic Halévy" ».


⁷¹  Comédie-vaudeville en 3 actes, par MM. E[eugène]. Labiche et [Alfred] Delacour, créée au théâtre du Palais-Royal, le 27 février 1863. Publication: Paris: E. Dentu, 1863, 106 p. [BnF Tolbiac: 8-YTH-2869].


72  Comédie en 1 acte, par MM. Eugène Labiche et Louis Leroy, créée au théâtre du Gymnase, le 7 mars 1874. Publication: Paris: E. Dentu, 1874, 52 p. [BnF Tolbiac: 8-YTH-2355].


73  Comédie en 3 actes, par MM. Eugène Labiche et Alfred Duru, créée au théâtre du Palais-Royal, le 15 septembre 1874. Publication: Paris: E. Dentu, 1875, 103 p. [BnF Tolbiac: 8-YTH-16076].


74  Jean Henri Massers de Latude (1725-1895), célèbre prisonnier de la Bastille. Le Baron François de Trenck (1711-1749), officier autrichien célèbre pour ses actes de bravoure et d'insubordination. Il finit ses jours dans la forteresse du Spielberg où il avait été emprisonné à perpétuité.


75  Henri Monnier (1799-1877), caricaturiste et écrivain satirique célèbre pour ses *Scènes populaires*, étudia les types sociaux les plus anodins. Sa plus grande création était Joseph Prudhomme, « le type de la nullité magistrale et satisfaite de soi » selon le *Grand Dictionnaire universel du XIXe siècle*.

76  Cornichet et Baudruchard, s'ils n'étaient de vrais noms de personnages, seraient tout de même des noms typiques, suggérant tous deux les archétypes du vaudeville, l'imbécile et le faible. Arcas (à l'origine un demi-dieu, roi de l'Arcadie) et Arbate sont des noms conventionnels, d'une part de la tragédie du XVIIIe (Racine s'en était déjà servi dans *Mithridate*), et d'autre part de la pastorale, paraissant notamment dans *Artamène ou le Grand Cyrus de Mlle de Scudéry*.















77  Le faux Smerdis fut un mage qui se serait fait passer pour le vrai Smerdis, fils de Cyrus le grand et héritier de l'empire perse après la mort de son frère Cambyse.

78  Rose Pompon fut l'une des reines légendaires du bal Mabilles dans les années 1840.


79  J.-L. Battmann, *Oiseaux légers*, petite fantaisie sans octaves, pour piano, opus 231, Heugel, 1866.

80  *Le Temple du goût*. Après avoir hésité, la Critique ouvre la porte du Temple au poète Jean-Baptiste Rousseau, qui s'était retiré aux Pays-Bas, en s'adressant à tous ceux qui espéraient y entrer:


O vous, messieurs les beaux esprits,
Si vous voulez être chéris
Du dieu de la double montagne,
Et que toujours dans vos écrits
Le dieu du goût vous accompagne,
Faites tous vos vers à Paris,
Et n'allez point en Allemagne.


- 81  Comédie-vaudeville en 4 actes, par MM. Eugène Labiche et Philippe Gille, créée au théâtre des Variétés, le 22 janvier 1875. Publication: Paris: E. Dentu, 1875, 118 p. [BnF Tolbiac: 8-YTH-17491]. Banville parlera plus longuement sur cette pièce à l'occasion de sa reprise en septembre 1879. Voir le n° 33.
- 82  Comédie en 3 actes, de MM. Eugène Labiche et Edmond Gondinet, créée au théâtre du Palais-Royal, le 11 janvier 1870. Publication: Paris: E. Dentu, 1870, 114 p. [BnF Tolbiac: 8-YTH-14359]. Voir le n° 10 où Banville traite plus à fond cette pièce.
- 83  Comédie en 1 acte, par MM. Eugène Labiche et Albéric Second, créée au théâtre du Palais-Royal, le 30 avril 1875. Publication: Paris: E. Dentu, 1875, 43 p. [BnF Tolbiac: 8-YTH-18110].
- 84  Comédie-vaudeville en 3 actes, par MM. [Eugène] Labiche et [Alfred] Delacour, créée au théâtre du Palais-Royal le 10 mars 1860. Publication: Michel Lévy frères, 1860, 64 p. [BnF Tolbiac: 8-YTH-16325].
- 85  Comédie-vaudeville en 3 actes d'Eugène Labiche, [Eugène Leterrier et Albert Vanloo], créée au théâtre du Palais-Royal le 27 août 1875. La pièce ne fut ni imprimée, ni recueillie dans le *Théâtre complet* en 10 volumes de Labiche (Calmann Lévy, 1878-1879).
- 86  *Les Femmes savantes*, acte II, scène 7:
- 87  Banville emploie ce mot souvent dans le sens de perruque.
- 88  Courtisane qui paraît dans plusieurs romans de *la Comédie humaine*.
- 89  Ce drame en 5 actes et 15 tableaux, de Jules Verne et Adolphe d'Ennery, fut créé au théâtre de la Porte-Saint-Martin le 7 novembre 1874.
- 90  Rappelons, pour mémoire, qu'il s'agit de l'Andromaque de Racine.
- 91  *Le Tartuffe*, acte II, scène 4, où Dorine tente de réconcilier Marianne et Valère.
- 92  Comédie en 3 actes, de MM. Emile Augier et Eugène Labiche, créée au théâtre du Palais-Royal le 5 février 1876. Publication: Paris: E. Dentu, 1876, 104 p. [BnF Tolbiac: 8-YTH-14802].
- 93  Pièce en 3 actes (le genre n'est pas précisé), créée au Gymnase, le 2 décembre 1871. Le dialogue que cite Banville se trouve dans l'acte II, scène 2.
- 94  Personnages de *l'Enéide* (Livre IX), de très proches amis qui meurent


ensemble, Nisus refusant d'abandonner Euryale blessé.


⁹⁵  Le *Supplice d'une femme*, drame en trois actes par Emile de Girardin, représentée au Théâtre-Français le 29 avril 1865.


⁹⁶  *Fables*, livre III, X: "Le Lion abattu par l'Homme".


⁹⁷  Opéra-comique en 3 actes, par MM. Eugène Labiche et [Alfred] Delacour, créé au théâtre de l'Opéra-comique, le 9 décembre 1865. Publication: E. Dentu, 1865, 108 p. [BnF Tolbiac: 8-YTH-19361].


⁹⁸  André Grétry (1741-1813) composa une quarantaine d'opéras-comiques.


⁹⁹  Féerie-vaudeville en 3 actes et 8 tableaux d'Eugène Labiche et Delacour, créée au théâtre des Variétés le 31 mars 1876. Cette pièce ne fut ni imprimée, ni recueillie dans le *Théâtre complet* d'Eugène Labiche en 10 volumes (Calmann-Lévy, 1878-1879).

¹⁰⁰  Labiche serait en effet élu à l'Académie française le 26 février 1880. Banville revient plusieurs fois dans ses feuilletons à l'anticipation générale de ce couronnement.


¹⁰¹  Ce cri d'angoisse ironique s'explique par la suite du feuilleton où le critique feint la crainte que Labiche, auteur d'une féerie, eût été atteint d'une maladie mortelle, le lyrisme.


¹⁰²  Nous n'avons pu identifier ni la citation en italiques, ni l'allusion aux écrits de Heine.

¹⁰³  *Ars poetica*, v. 102-103:
...si uis me flere, dolendum est
primum ipsi tibi; tum tua me infortunia lædent


¹⁰⁴  Le propos de Banville dans cet avis héroï-comique rappelle d'une façon frappante le sonnet que Baudelaire avait envoyé à son ami de jeunesse après la publication des *Cariatides* pour le prévenir, me semble-t-il, contre les tentations formalistes qui l'attendaient, s'il ne se repentait pas: « Vous avez empoigné les crins de la Déesse / Avec un tel poignet, qu'on vous eût pris, à voir / Et cet air de maîtrise et ce beau nonchaloir, / Pour un jeune ruffian terrassant sa maîtresse », conseil que Banville ne put jamais intérioriser pour en profiter au maximum.


¹⁰⁵  Acte I, scène III.


¹⁰⁶  Atala est la femme sauvage de la troupe de saltimbanques dans cette parade. En effet, elle « avale » des cailloux et un pigeon cru.

107  Comédie en 4 actes, par Eugène Labiche et Alfred Duru, créée au théâtre du Palais-Royal, le 5 janvier 1877. Publication: Paris: E. Dentu, 1877, 120 p. [BnF Tolbiac: 8-YTH-19621].


108  Victor Hugo, *Odes et ballades: Le Pas d'armes du roi Jean*, v. 206-208.

109  Personnage de *Lucrèce Borgia* de Hugo. C'est le confident et le bras fort de Lucrèce Borgia qui exécute avec un plaisir sans égal les vengeances de sa maîtresse. La citation vient de l'acte premier, deuxième partie, scène première.


110  Meubles très recherché faits dans les ateliers du célèbre ébéniste André Charles Boule (1642-1732).

111  Allusion au début de l'acte II, scène première, de *Marion Delorme*: Le comte de Gassé, nouvellement arrivé à Blois, raconte les « nouvelles » de Paris, terminant sur ce cancan:


Enfin, Caussade avec Latournelle, pour rien;
Pour le plaisir. Caussade a tué Latournelle.


112  Le *Théâtre complet* d'Eugène Labiche fut publiée en dix volumes par Calmann Lévy en 1878 et 1879. Cette édition est loin d'être complet, ne recueillant que 57 pièces sur les (environ) 175 représentées, soit environ le tiers; mais, disons-le, le choix a été fait judicieusement et l'édition reproduit les meilleures pièces de Labiche. Notons tout de même que Banville ne rendit compte que des trois premiers volumes de l'édition, sans doute parce que, à une époque où les premières représentations se multipliaient, l'espace lui manquait dans le feuilleton hebdomadaire.


113  La première citation vient des *Trente Millions de Gladiator* et la seconde de *L'Affaire de la rue Lourcine*.

114  Comédie-vaudeville en cinq actes de MM. Clairville, Delacour et Grangé, créée au théâtre des Nouveautés le 12 juin 1878.


115  C'est-à-dire, une pièce comique dans laquelle l'acteur Etienne Arnal créait le rôle principal.


116  Punition peu convaincante proposée par Emile de Girardin dans *Le Supplice d'une femme*. Banville donne le contexte dans son compte rendu du Prix Martin (voir ci-dessus le n° 23).


117  Comédie en 4 actes, par MM. Eugène Labiche et Edouard Martin, créée au théâtre du Gymnase, le 10 septembre 1860. Publication: Paris: A. Bourdilliat, 1860, 108 p. [BnF Tolbiac: 8-YTH-19356 et RES 8-Z DON-594 (269)].


118  Ici dans l'acception d'une personne sotte, niaise et facile à duper (Larousse, *Grand Dictionnaire universel du XIXe siècle*).


119  Edouard Martin, qui mourut en 1866 âgé d'environ 38 ans, collabora avec Labiche à six comédies-vaudevilles.

120  La comédie-vaudeville en 1 acte de Labiche et Lefranc, créée au théâtre Montansier le 6 mars 1850, est transformée ici en opéra-comique. Banville rendit compte de la création dans *Le Pouvoir* du 11 mars 1850 (voir le compte rendu n° 2).


121  Auguste Lefranc (1815-1878) collabora avec Labiche à une douzaine de comédies-vaudevilles.

122  Célèbre marionnettiste anglais qui révolutionna l'art de contrôler les mouvements des fantoches.

123  Pélion et Ossa sont des montagnes de la Thessalie que les Titans proposèrent d'entasser, l'une sur l'autre, pour leur permettre d'atteindre le ciel.

124  Comédie en 3 actes, par MM. Eugène Labiche et [Alfred] Delacour, créée au théâtre du Vaudeville, le 1er avril 1862. Publication: Paris: E. Dentu, 1862, 100 p. [BnF Tolbiac: 8-YTH-14042].

125  Allusion au protagoniste de la tragédie *Timon d'Athènes* de Shakespeare.

126  Comédie-vaudeville en 4 actes, par MM. Eugène Labiche et Philippe Gille, créée au théâtre des Variétés le 22 janvier 1875. Banville fit un très bref compte rendu de la première représentation, appréciation qui ne faisait pas justice à la pièce, dans *Le National* du 25 janvier 1875 (voir le compte rendu n° 20).

127  Allusion au héros de la nouvelle éponyme de Théophile Gautier.